



APOCALYPSE AU VATICAN !

« Ils se sont laissés aller à des raisonnements sans valeur, et les ténèbres ont rempli leurs cœurs privés d'intelligence. Ces soi-disant sages sont devenus fous ; ils ont échangé la gloire du Dieu impérissable contre des idoles représentant l'être humain périssable ou bien des volatiles, des quadrupèdes et des reptiles.

« Voilà pourquoi, à cause des convoitises de leurs cœurs, Dieu les a livrés à l'impureté, de sorte qu'ils déshonorent eux-mêmes leurs corps. Ils ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge ; ILS ONT VÉNÉRÉ LA CRÉATION ET LUI ONT RENDU UN CULTE PLUTÔT QU'À SON CRÉATEUR, lui qui est béni éternellement. Amen. » (Rm 1, 21-25) Lecture entendue à la messe du 15 octobre, pendant ce synode. Parole du Seigneur !

Réponse "individuelle" d'un frère à la première question posée par la Congrégation pour la doctrine de la foi aux membres de la CRC : « *Professez-vous la foi catholique, telle qu'elle est professée dans le symbole de foi de Nicée-Constantinople et dans l'ensemble des conciles œcuméniques reconnus par l'Église catholique ?*

– *Vu ce qui suit : et vous, Éminences ?* »

La "consécration" du synode sur l'Amazonie à saint François d'Assise dans les jardins du Vatican le 4 octobre 2019, réplique des journées d'Assise d'octobre 1986, fut une grotesque cérémonie d'adoration de la déesse terre-mère figurée par deux représentations ignobles d'une femme nue et enceinte d'un enfant rouge sang, entourée d'animaux et d'un discret serpent, et par un tas de terre devant lequel « *les représentants des peuples autochtones* » parmi lesquels des prêtres et des franciscains, se prosternaient la face contre terre, après y avoir versé en libation un récipient de terre. Tout cela en présence du Pape qui planta ensuite un chêne-vert (!) pendant qu'une prêtresse à genoux élevait en offrande un bol de terre. La cérémonie s'acheva par la remise au doigt du Pape par cette femme de l'anneau noir du « *Pacte des Catacombes* » scellé le 16 novembre 1965 dans les Catacombes de Sainte-Domitille, renouvelé dans le même lieu le 20 octobre 2019.

Cette « *sorcellerie chrétienne* » s'est reproduite le 10 octobre, lors la cérémonie d'ouverture des travaux du synode, par une procession blasphématoire, véritable singerie des processions de Notre-Dame de Boulogne remplacée par cette même déesse terre-mère, "*Pachamama*", idole ignoble, portée dans une pirogue devant le Pape. En entrant dans l'aula, la pirogue prit la tête de la procession, portée par trois évêques, dont celui de Guyane. Par un fait hautement figuratif, la croix resta sur le seuil, le crucigère ne sachant pas où aller ! Tel le pape Paul VI introduisant pour la première fois une statue du Dieu Khrishna, huitième incarnation de Vishnou,

dans la cité de Dieu au retour de son voyage à Bombay, le pape François accomplit à la lettre la prophétie de l'abbé de Nantes, notre Père, avertissant les traditionalistes au lendemain de la réunion interreligieuse organisée à Assise par Jean-Paul II le 27 octobre 1986 :

« Je suis absolument abasourdi de voir à quel point les gens de droite – je ne parle pas des gens de gauche ! – les gens traditionnels, acceptent le fait d'Assise sous des motifs les plus ridicules qui soient ! C'est passé, les gens l'ont admis ! Je ne sais pas si vous l'avez admis... Êtes-vous capables de juger un fait à la lumière de votre foi, quelle que soit l'autorité qui en soit l'auteur, quelle que soit la masse de gens qui ait approuvé le fait ? Avez-vous encore une personnalité, un caractère capable de juger ? On s'habitue, on descend et toute la masse suit le Pape dans sa descente vers l'apostasie totale.

« Pour ceux qui sont assez d'accord avec le fait d'Assise, ceux qui cherchent des raisons, je vous dirai : si, dans un certain temps, dans trois mois ou dans trois ans, le Pape fait adorer en Saint-Pierre une déesse nue, est-ce que vous vous révolterez ou trouverez-vous d'excellentes raisons ? Je crois que si je dis "une déesse nue", cela choquera, les gens diront qu'ils ne sont pas d'accord. Mais si je vous dis qu'elle sera très bien habillée ? Alors dans ce cas-là, une déesse... Nous en sommes là ! » (Conférence "*ASSISE-IDÉES*", du 15 janvier 1987)

Saint Jean, lui, a vu « *cette femme* », non pas nue, mais « *vêtue de pourpre et d'écarlate. Elle étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles* »

(*APOCALYPSE* 17,4). Elle est assise «*sur une Bête écarlate couverte de titres blasphématoires et portant sept têtes et dix cornes*» (verset 3). Les «*sept têtes*» sont les sept collines de Rome, et les «*dix cornes*» désignent des rois vassaux.

«*Sur son front, un nom était inscrit – un mystère ! – “Babylone la Grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre”.*» (vt 5)

«*Un mystère*» : ce n'est donc pas son véritable nom mais une appellation symbolique dont il faut percer le secret. Celui-ci se renouvelle aujourd'hui dans le “troisième secret” de Fatima qui met en scène «*une grande ville à moitié en ruine*». Dans l'Apocalypse, elle a un nom connu de tous, inscrit entre les lignes de la description qu'en fait saint Jean : c'est Rome. Aujourd'hui, le pape François, après Paul VI et Jean-Paul II, vénère ès qualités des idoles dans les jardins du Vatican et jusqu'au sein du sanctuaire, appelant le feu de Dieu dont la chute du soleil fut la figure le 13 octobre 1917, à la Cova da Iria.

À la «*femme*» démoniaque s'oppose «*la Femme revêtue de ce même soleil*» pour la vaincre (Ap 12,3).

« IL FAUT BEAUCOUP PRIER POUR LE PAPE. »
(sainte Jacinthe de Fatima)

On m'écrit : le cardinal Sarah vous condamne : «*Qui est contre le Pape est hors de l'Église*», a déclaré le préfet de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements dans un long entretien accordé au quotidien italien *CORRIERE DELLA*

SERA au cours duquel il met sévèrement en garde ceux qui voudraient l'opposer au pape François.

Alors, ce n'est pas nous qu'il “condamne”, car nous devons bien reconnaître que rien ne les oppose. Le cardinal n'a-t-il pas inscrit le discours du pape Paul VI proclamant «*le culte de l'homme*» à Saint-Pierre le 7 décembre 1965, dans l'office propre à la fête de ce prédécesseur que François a canonisé ?

D'ailleurs, nous ne sommes pas «*contre le Pape*», au contraire ! Nous ne cessons de prier pour lui, selon les recommandations de sainte Jacinthe, et selon ses propres demandes répétées et insistantes : «*S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi.*»

Comment «*oublier*» quand la paix du monde, en grand péril, dépend de son obéissance à Dieu qui veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie.

Non, nous ne sommes pas «*contre le Pape*», puisque nous faisons appel à son magistère infaillible, comme le montre notre réponse au questionnaire de la Congrégation pour la Doctrine de la foi. Et nous attendons patiemment le verdict... En accord total avec le cardinal Sarah lorsqu'il conclut que «*l'histoire de l'Église est belle et la réduire aux particularités politiques des talkshows télévisés est une opération de marketing et non un moyen de rechercher la vérité*».

L'appel «*du Pape au Pape*» est précisément le moyen infaillible de rechercher et obtenir la vérité, parce que nous croyons au dogme de l'infaillibilité pontificale défini par le bienheureux pape Pie IX au concile Vatican I.

L'ÉCOLOGIE INTÉGRALE, UN RECYCLAGE DU MARXISME !

À l'annonce du synode, le théologien dominicain brésilien de la libération, Frei Betto, a déclaré :

«*Nous avons devant nous une opportunité qui nous permettra d'aller de l'avant. Nous ne devons pas proposer la théologie de la libération. Cela fait peur à beaucoup de gens. Nous devons plutôt parler de problèmes socio-environnementaux.*»

C'est bien ce qu'avait déjà constaté un ancien directeur de *Greenpeace*, Patrick Moore, à propos du Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) : les marxistes ont recyclé leur idéologie en écologie.

En 1977, Plinio Corrêa de Oliveira le dénonçait dans un livre intitulé : *TRIBALISME INDIGÈNE : IDÉAL COMMUNISTO-MISSIONNAIRE POUR LE BRÉSIL AU XXI^e SIÈCLE*. Il montrait comment certains courants, présents dans les conférences épiscopales brésiliennes, avaient abandonné l'idéal missionnaire :

«*Il ne s'agissait plus d'évangéliser les Indiens, mais d'apprendre d'eux, qui avaient sans doute conservé une sorte d'innocence primale en communion avec la nature, aujourd'hui perdue par la société occidentale. Ils présentaient la tribu comme idéal à la fois religieux*

et social. Dans cette optique, dit Plinio Corrêa de Oliveira, les peuples amazoniens seraient les véritables évangélistes du monde.»

«*En feuilletant ce livre de 1977, écrit Michel Janva, on a presque l'impression de lire des passages de l'INSTRUMENTUM LABORIS du synode.*»

Au point n° 50 du document, par exemple :

«*Toutefois, pour promouvoir une écologie intégrale dans la vie quotidienne de l'Amazonie, il est également nécessaire de bien comprendre la notion de justice et la notion de communication intergénérationnelle, qui comprend la transmission de l'expérience ancestrale, la transmission des cosmologies, des spiritualités et des théologies des peuples autochtones, en ce qui concerne la protection de la Maison commune.*

«*Les rituels et cérémonies autochtones sont essentiels pour la santé intégrale car ils intègrent les différents cycles de la vie humaine et de la vie de la nature. Ils créent une harmonie et un équilibre entre les êtres humains et le cosmos. Ils protègent la vie contre les maux qui peuvent être provoqués aussi bien par les êtres humains que par d'autres êtres vivants. Ils aident à soigner les maladies qui*

nuisent à l'environnement, à la vie humaine et aux autres êtres vivants. »

Par quel moyen le synode romain va-t-il se joindre à leurs efforts ? Par la lutte contre le réchauffement climatique !

LE PRÉTEXTE FALLACIEUX.

L'*INSTRUMENTUM LABORIS* se mêle d'un domaine qui n'est pas le sien en accréditant la thèse du réchauffement climatique comme fruit de l'activité humaine menaçant l'Amazonie :

« Il faut souligner que, selon les experts internationaux, l'Amazonie est la seconde région la plus vulnérable de la planète, après l'Arctique, à cause du changement climatique d'origine anthropique. » C'est-à-dire que l'homme fait la pluie et le beau temps et non pas le Bon Dieu. Mais il le fait mal ! Tel est le dogme nouveau qui commande à la météo.

« Actuellement, le changement climatique et l'augmentation des interventions humaines (déforestation, incendies et changement d'utilisation du sol) sont en train de conduire l'Amazonie vers un point de non-retour, compte tenu des taux élevés de déforestation, des déplacements forcés de population, ainsi que la pollution, qui mettent en danger son écosystème et qui exercent une pression sur les cultures locales. Des seuils de réchauffement de 4° C ou une déforestation de 40 % sont des "points d'inflexion" du biome amazonien vers la désertification, ce qui signifie une transition vers un nouveau stade biologique généralement irréversible. Il est préoccupant de nos jours d'atteindre un seuil de déforestation situé entre 15 et 20 %. »

Un petit livre de Laurent Cabrol, *CLIMAT : ET SI LA TERRE S'EN SORTAIT TOUTE SEULE ?* publié aux éditions du *Cherche midi* en 2008, a valu à son auteur une expulsion des bulletins météo d'Europe 1 et TF1. Pourquoi ? Son explication du réchauffement climatique remet en cause la thèse communément admise : selon lui, le réchauffement de la planète est un processus naturel cyclique dont la complexité défie toute explication simpliste par les effets indésirables de l'activité humaine : « Le climat ressemble à un jeu de construction où chaque module si petit soit-il agit sur l'ensemble. » Par exemple, les aérosols, ces poussières minuscules en suspension dans l'air. Ils sont arrachés au sable du désert par le vent, ont été expulsés par les volcans ou rejetés par les forêts. D'autres viennent de la pollution provoquée par l'activité humaine. D'une taille de l'ordre d'un micron, ils remplissent notre espace en flottant autour de nous par milliards et à n'importe quelle altitude. Ils ont une influence ponctuelle considérable sur le climat : en réfléchissant ou en absorbant la lumière, ils sont des filtres à chaleur et refroidissent l'atmosphère et ils fixent sur eux la vapeur d'eau dont ils favorisent la condensation, créant les nuages ! Ainsi ils compensent l'augmentation

de la température sur le globe. « L'éruption du Pinatubo a rejeté dans l'atmosphère des milliards d'aérosols qui ont fait baisser la température de 0,5 à 1,5°C. Le nuage s'est envolé à 20 km d'altitude et a fait le tour de la planète. Imaginons que ces aérosols ne soient pas retombés : on imagine les conséquences sur le climat. Des chercheurs pensent que cette éruption est à l'origine des ouragans Andrew et Iniki qui se sont formés... un an plus tard ! Des scientifiques pensent qu'il suffirait, pour refroidir le climat des régions désertiques, de répandre des aérosols dans la stratosphère où à cette altitude l'air est plus rare et le dépôt des aérosols serait plus lent ! »

C'est là qu'apparaît le caractère non scientifique de l'origine anthropique du réchauffement : si les aérosols refroidissent l'atmosphère, sachant qu'ils proviennent de la pollution, « tous les pays qui luttent contre la pollution suppriment les aérosols et réchauffent finalement leur atmosphère ! » À Paris, en limitant la circulation des voitures, on fait exactement le contraire de ce qu'il faudrait pour baisser la température !

L'histoire des variations climatiques démontre surtout la fausseté d'une explication unique : « Entre l'an 900 et 1300, "l'optimum médiéval" a fait suffoquer la France avec des événements climatiques extravagants. Que dire du Noël 1289 où à Colmar les arbres étaient en feuilles ? On a cueilli des fraises le 25 janvier 1290, même les cigognes étaient revenues... Le 2 février de la même année, elles confectionnaient leurs nids. Oui, mais voilà, à l'âge des brouettes et des charrettes, on ne parlait pas d'explosion du CO₂... Pendant toutes ces périodes, il a fait très chaud, et puis la Terre a retrouvé ses valeurs... »

Plusieurs autres explications sont possibles, par exemple le soleil ! Eh oui, c'est une opinion partagée par certains scientifiques qui affirment avec bon sens que le soleil étant notre unique source de chaleur, les variations de température viendraient de la présence ou non des taches solaires qui apparaissent ou disparaissent de la surface du soleil selon une périodicité de onze ans.

Autre hypothèse : l'astronome serbe Milan Kovitch « a démontré que la température sur la planète variait selon un cycle déterminé par l'excentricité de l'orbite terrestre, l'inclinaison de l'axe de rotation et sa précession (sa rotation sur cet axe). En clair, la terre tourne autour du soleil en sortant de sa circonférence, elle s'incline et bougeotte sur l'axe d'inclinaison. Une terre qui vit, qui se meut, qui tremble est une terre qui s'approche ou s'éloigne de son astre. Elle subit forcément des variations de chaleur. »

Laurent Cabrol propose encore d'autres explications comme l'influence de l'inertie de l'océan qui couvre 70 % de la planète. Elle absorbe la majeure partie de l'énergie solaire et devient ainsi une réserve de chaleur et en même temps une pompe à carbone grâce aux bactéries *Prochlorococcus* et *Synechococcus* ! Les océans rediffuseraient avec retard

la chaleur stockée et provoqueraient des changements climatiques des années plus tard.

Ce livre passionnant montre en tout cas qu'on a tout à apprendre et que les recherches sont balbutiantes et mal orientées. Il démontre aussi que le synode sur l'Amazonie a tout faux et qu'il ferait mieux de quitter la forêt pour retourner à l'école !

LE SYNODE : UN COMITÉ POUR LA FAIM ET CONTRE LE DÉVELOPPEMENT (CCFD !)

Beaucoup de grands leaders indiens voient dans cette théologie un nivellement par le bas. Le chef de la tribu des Macuxi, Jonas Marcolino Macuxi qui a participé à une conférence organisée par l'institut Plinio Corrêa de Oliveira à Rome à propos du synode, « a déclaré que s'était installée en Amazonie une dictature de missionnaires enseignant la théologie de la libération, avec pour objectif d'empêcher le développement de la région en maintenant les populations autochtones dans la pauvreté et la misère. »

C'est le *Pacte des Catacombes* noué par le serment d'en finir avec les signes extérieurs de richesse, les métaux précieux, les honneurs accordés aux prélats, et scellé par l'anneau noir de Tucum.

Samuele Furfari, dans un article intitulé : "*LE SYNODE DE L'AMAZONIE OU L'ADORATION DE LA FORÊT*" paru sur le site *Atlantico.fr* dénonce le même coup d'État marxiste. *L'INSTRUMENTUM LABORIS* joue sur les peurs environnementales, en particulier la peur de la destruction de l'Amazonie, prétendument poumon de la terre. Mais l'auteur montre que le défrichement des forêts en Europe par les moines cisterciens a, par la pratique de l'essartage, civilisé notre continent : pour faire face à l'augmentation des populations, il fallait cultiver la terre, et par là, ils augmentèrent l'espérance de vie des Européens qui est actuellement supérieure d'une trentaine d'années à celle des Indiens habitant l'Amazonie, que le Pape nous invite à copier !

Guillaume le Conquérant, après sa victoire de Hastings en 1066, a ordonné un recensement appelé « enquête Domesday » qui montra que 85 % des champs et 90 % des terres arables étaient des essarts. « Sept siècles avant l'ère industrielle, la Grande-Bretagne a été complètement déboisée » ! Cela n'a pas empêché son développement économique, au contraire ! Oui, mais cela demande du travail et le travail est civilisateur, c'était la première chose qu'apprenaient les missionnaires aux indigènes. La vertu du travail est une vertu chrétienne. La civilisation que défend *L'INSTRUMENTUM LABORIS* est tout simplement un retour à l'économie de cueillette préhistorique et à la barbarie !

L'INFANTICIDE BÉNI PAR L'ÉGLISE AU BRÉSIL !

En effet, un journaliste suisse, Giuseppe Rusconi, dénonce l'acceptation de l'infanticide dans les peuples d'Amazonie par des membres de l'Église. Pendant la

conférence de presse du 8 octobre sur le synode, il affirmait que sur le site de la Conférence épiscopale brésilienne « on trouve un article qui justifie une telle pratique. Alors je demande si pour vous les droits humains ont une valeur universelle ou bien s'ils s'appliquent aux uns et pas aux autres ! »

L'archevêque d'Huancaya, le cardinal Baretto, jésuite, vice-président du réseau ecclésial pan-amazonien (*qués aquo ?*) et coprésident du synode, a reconnu que tout n'est pas rose chez les Indiens, mais que chaque vie humaine est sacrée et, à la fin de la conférence, il a refusé de croire qu'un site de l'Église brésilienne avait publié un article prenant la défense de l'infanticide parmi les Indiens.

« Mais il se trompait. Le lendemain matin, M. Rusconi mettait en ligne sur son blog *Rossoporpora* ces mêmes "preuves documentaires" que le cardinal Baretto réclamait. »

Entre-temps, au Brésil, « certains essayent de courir aux abris » et font disparaître du site de la CIMI, l'organisation indigéniste missionnaire "liée" à la Conférence épiscopale brésilienne, le texte cité par Rusconi, notamment l'intervention de l'anthropologue Rita Laura Segato de la Commission des droits de l'homme de la chambre des députés défendant l'infanticide ! Mais l'Église ne se bat plus contre l'avortement en Europe, pourquoi le ferait-elle en Amazonie !

LE PAPE NE GOUVERNE PLUS UNE ÉGLISE LAISSÉE À LA SUBVERSION MARXISTE.

La méthode de gouvernement choisie par le pape François est une dilution de l'autorité dans la confusion. Le journaliste Jonathan Morris, commentateur religieux et « ancien prêtre » interrogé par Fox News montre que le Pape ne joue plus son rôle de Chef de l'Église. « Le pape François a dit : "*Créons la confusion, la confusion n'est pas mauvaise. Écoutons la confusion et décidons ensuite.*" » Le Pape a convoqué ce synode sur un problème particulier de l'Amazonie, mais il entend bien que ces décisions vont s'étendre au monde entier. Le journaliste lance alors un cri d'alarme :

« Nous avons besoin de l'Église catholique en tant que fer de lance pour la foi et le dogme, pour la doctrine, pour la croyance. Tant de pasteurs évangéliques m'ont dit : "*Père Jonathan, remerciez Dieu pour l'Église catholique, parce que c'est la voix la plus forte et la plus unie sur des questions comme le respect de la vie, l'avortement, ou même la divinité de Jésus. Et la mission salvatrice de Jésus.*" »

« La raison pour laquelle l'Église catholique a été si forte pendant 2000 ans, affirme Jonathan Morris, n'est pas à cause d'un encadrement parfait, mais à cause de l'unité de la foi et de la morale. » C'est précisément ce que met en cause le pape François.

HÉTÉRODOXIE

Dans l'homélie du 9 octobre, pour exhorter les Pères synodaux à « *marcher ensemble* » dans le sens

d'une acceptation de l'ordination d'hommes mariés, le Pape cite saint Paul dans son écrit le plus opposé à ces idolâtries, faisant du « plus grand missionnaire de tous les temps », le garant du synode :

« Voilà pourquoi, je te le rappelle, ravive le don gratuit de Dieu, ce don qui est en toi depuis que je t'ai imposé les mains » (2 Tm 1, 6). »

Il s'agit ici du sacerdoce, mais l'ajout du mot "gratuit" permet au Pape de dire qu'il n'est pas la propriété de celui qui le reçoit : « Nous avons reçu un don pour être des dons. Un don ne s'achète pas, ne s'échange pas et ne se vend pas : ON LE REÇOIT ET ON L'OFFRE. Si nous nous l'approprions, si nous nous mettons au centre et ne mettons pas au centre le don, en tant que Pasteurs nous devenons des fonctionnaires. »

Le passage de la même lettre à Timothée qui traite du dépôt de la foi est bien cité par le Pape, mais interprété fallacieusement : « Garde le dépôt de la foi dans toute sa beauté, avec l'aide de l'Esprit-Saint qui habite en nous. » (2 Tm 1, 14) Cette traduction substitue la "beauté" à l'intégrité du dépôt à garder. Le Pape fait suivre cette citation immédiatement de cet autre passage de la même lettre, toujours pour en atténuer le caractère contraignant : « Ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de pondération. » (v. 7) Le pape François prétend que la peur dont il s'agit, c'est la peur de changer de doctrine qu'il oppose à la vertu de prudence audacieuse qui n'est pas une attitude défensive, mais une attitude réceptive de la nouveauté de l'"Esprit" : « C'est la vertu du Pasteur qui, pour servir avec sagesse, sait discerner, est sensible à la nouveauté de l'Esprit. Alors, raviver le don dans le feu de l'Esprit, c'est le contraire du fait de laisser les choses aller sans agir. Et être fidèle à la nouveauté de l'Esprit, c'est une grâce que nous devons demander dans la prière. Lui, qui fait toutes choses nouvelles, qu'il nous donne sa prudence audacieuse ; qu'il inspire notre Synode pour qu'il renouvelle les chemins pour l'Église en Amazonie, afin que ne s'éteigne pas le feu de la mission. » Tout autre est la conclusion de la première lettre à Timothée, que le Pape se garde de citer :

« Ô TIMOTHÉE, GARDE LE DÉPÔT. ÉVITE LES DISCOURS VAINS ET IMPIES, AINSI QUE LES CONTRADICTIONS D'UNE SCIENCE PRÉTENDUE. POUR L'AVOIR PROPAGÉE, IL EN EST QUI ONT VERSÉ DANS L'ERREUR AU SUJET DE LA FOI. » (1 Tm 6, 20-21)

LE PROSÉLYTISME CONDAMNÉ.

Dans son homélie du 6 octobre, le Pape compare la mission apportée par Jésus à celle du Buisson ardent contemplé par Moïse : « Le feu de Dieu, comme dans l'épisode du buisson ardent, brûle mais ne se consume pas (cf. Ex 3, 2). » Tous les saints y ont vu une figure de la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu. Mais poursuivant sa chimère progressiste et son culte de la déesse terre-mère, le Pape commente : « C'est un feu d'amour qui éclaire, réchauffe et donne vie, ce n'est pas un

feu qui embrase et dévore. Quand les peuples et les cultures s'anéantissent sans amour et sans respect, ce n'est pas le feu de Dieu, mais le feu du monde. Et pourtant, que de fois le don de Dieu au lieu d'être offert est-il imposé, que de fois y a-t-il eu colonisation au lieu d'évangélisation ! »

Nous sommes loin de saint Paul !

« *Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus, qui doit juger les vivants et les morts, au nom de son apparition et de son règne : proclame la Parole, insiste à temps et à contretemps, réfute, menace, exhorte, avec une patience inlassable et le souci d'instruire.* (Telle la vraie méthode missionnaire, qui impose la foi, parce que c'est la vérité !) *Car un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine* (nous y sommes), *mais au contraire, au gré de leur passion et l'oreille les démangeant* (comme le pape François dans sa passion d'écouter les sirènes progressistes contre toute prudence), *ils se donneront des maîtres en quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers des fables. Pour toi, sois prudent en tout* (c'est ici la vraie prudence, qui est défense de la foi !) ; *supporte l'épreuve, fais œuvre de prédicateur de l'Évangile, acquitte-toi à la perfection de ton ministère...* » (2 Tm 4, 1-5)

C'est donc par une méconnaissance totale de l'Écriture sainte que le pape François nous impose ses projets, révélés dans son exhortation du 8 octobre à l'ouverture des travaux du synode : il ne faut pas que l'Église s'approche de ces peuples amazoniens en voulant les « discipliner », autrement dit, les civiliser, donc les christianiser ! « Et nous nous approchons sans l'angoisse de l'entrepreneur qui leur propose des programmes préconçus (*exit* l'angoisse du salut des âmes, et donc les plans pour les convertir !), pour "discipliner" les peuples amazoniens, discipliner leur histoire, leur culture ; c'est cette anxiété de "domestiquer" les peuples autochtones. Quand l'Église a oublié cela, c'est-à-dire comment elle doit s'approcher d'un peuple, elle ne s'est pas inculturée ; elle a même fini par mépriser certains peuples. Et combien d'échecs regrettons-nous aujourd'hui ! Pensons à De Nobili en Inde, à Ricci en Chine et à tant d'autres. Le centralisme "homogénéisant" et "homogénéisateur" n'a pas laissé émerger l'authenticité de la culture des peuples. »

Ainsi Mattéo Ricci est lui-même dépassé, selon le pape François, car il n'est pas allé assez loin et n'a pas laissé émerger "l'authenticité de la culture des peuples" ! Nous verrons dans l'étude qui suit, de frère Scubilion, comment Ricci s'est heurté au système de pensée du confucianisme et a cru qu'il convertirait les lettrés en donnant un sens chrétien à leurs écrits fondateurs. Il affirme dans ses lettres à ses supérieurs qu'il a tordu sciemment le sens des textes des classiques chinois et au début, cela lui a attiré des disciples, mais peu à peu les lettrés ont dénoncé la supercherie et les jésuites ne convertirent plus aucun lettré à partir de 1620. Il a donc échoué à coloniser leur esprit en voulant transformer le confucianisme de l'intérieur.

Le pape François veut au contraire qu'on laisse

les peuples autochtones adapter le christianisme à leur culture, comme le dit bien le secrétaire du synode : « Ce sont les peuples mêmes qui doivent recevoir le message [chrétien] SELON LEURS CODES et comment il peut être bon pour eux. C'est à eux d'étudier leurs usages et leurs traditions à la lumière de ce message évangélique. Quand les peuples deviennent sujets et non plus objets de l'évangélisation, alors ce n'est plus le message d'une Église étrangère. » La référence n'est plus notre religion catholique, mais leurs traditions ancestrales qu'il faut prendre comme un bloc : « La vie des communautés amazoniennes encore non affectées par l'influence de la civilisation occidentale se reflète dans la croyance et dans les rites concernant l'action des esprits ou de la divinité – appelée de multiples manières – avec et sur le territoire, avec et en relation à la nature. *CETTE VISION DU MONDE SE RETROUVE DANS LE "MANTRA" DE FRANÇOIS : "TOUT EST LIÉ"* (Laudato Si 16,91, 117, 138, 240). L'intégration de la création, de la vie considérée comme un tout qui embrasse toute l'existence, est la base de la culture traditionnelle qui se transmet de génération en génération à travers l'écoute de la sagesse ancestrale, réserve vivante de la spiritualité et de la culture autochtone. Cette sagesse inspire la sauvegarde et le respect de la création, en ayant une conscience claire de ses limites et en interdisant les abus. Abuser de la nature, c'est abuser des ancêtres, des frères et sœurs, de la création et du Créateur, en hypothéquant le futur. » (*INSTRUMENTUM LABORIS*, p. 14) C'est la vision d'un monde qui juge tout, y compris la foi catholique !

Cependant, la référence inévitable aux jésuites Mattéo Ricci et Roberto de Nobili, ne trouve-t-elle pas une justification dans les instructions de 1659 adressées par Rome aux vicaires apostoliques d'Indochine : « Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour faire changer leurs rites, leurs

coutumes et leurs mœurs, pourvu qu'elles ne soient pas très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs. »

Que sont devenues aujourd'hui la religion et les bonnes mœurs à Rome ?

« En effet, quoi de plus absurde que d'introduire chez les Chinois la France l'Espagne ou l'Italie ou quelque autre partie de l'Europe ? Ce n'est pas cela que vous devez introduire, c'est la foi qui ne repousse ni ne lèse les liturgies et les coutumes pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, et qui veut au contraire qu'elles soient protégées. »

Ces instructions ont été élaborées par Rome trois ans après que le jésuite Martin Martini ait défendu avec succès les thèses de Ricci qui se trouvaient ainsi avalisées. Le pape François peut donc s'autoriser de cette "tradition" pour lever l'obstacle de la centralisation et de l'uniformisation romaine qui s'oppose au règne de l'Antéchrist !

Pour nous, cet échec de Ricci et Nobili était un bien, et nous souscrivons à ce que le Père Henri Garnier missionnaire, disait en 1948, au moment où l'Église commençait déjà à réhabiliter ces novateurs : « Si Ricci, Adam Schall qui se chinoisa lui-même un peu trop et quelques autres avaient réussi à mettre sur pied la secte hybride qu'ils rêvaient d'instaurer en Chine, Rome aurait eu plus tard du fil à retordre, si du moins Rome avait eu encore son mot à dire... »

Aujourd'hui, Rome s'est ralliée à cette « secte hybride » sous le nom d'« Église patriotique » qui descend directement de Lebbe et de Ricci.

Cependant, l'unité romaine était aussi menacée dans les années 1580 dans les missions où s'opposaient déjà une évangélisation liée à la Croisade et celle promue aujourd'hui par le pape François, de sympathie pour les cultures et les religions païennes.

L'EXEMPLE FUNESTE DE MATTÉO RICCI ET ROBERTO DE NOBILI

par frère Scubilion de la Reine des Cieux

En août 1578 le roi du Portugal, don Sébastien, périt avec toute la chevalerie portugaise à la bataille d'El Ksar El Kébir. Philippe II s'empara de l'empire lusitanien qu'il réunit à la couronne d'Espagne et il envoya en 1582 à Macao un ambassadeur spécial, le jésuite Alonso Sanchez, afin de faire accepter aux marchands portugais de cette place importante de l'empire portugais, l'autorité du nouveau souverain. Or ce jésuite Alonso Sanchez à l'intelligence et à la ténacité remarquables avait remis à Philippe II un plan d'occupation militaire de l'Extrême-Orient en vue d'y implanter la foi catholique, mais le général des jésuites Everard Mercurian s'y était opposé, accusant Sanchez de trop mêler religion et politique.

Le visiteur des Indes, Alexandre Valignano avait conçu un autre plan mirifique : il appela de l'Inde le Père Michel Ruggieri afin qu'il étudie le mandarin, langue des élites lettrées et qu'il se prépare ainsi

à pénétrer en Chine sans aucun soutien européen. Pourtant, dès son premier voyage à Macao, Alonso Sanchez avait pu constater les vaines tentatives faites par Michel Ruggieri et François Pasio, expulsés de Chine dès 1582 à cause de la xénophobie malade des Chinois. Sanchez avait lui-même été fait prisonnier et maltraité par les Chinois lorsqu'il avait débarqué au grand port du Foukien. En fait de civilisation, on a fait mieux ! La langue était tellement difficile à apprendre que Ruggieri ayant l'esprit quelque peu rouillé, et on le comprend, pour assimiler les 4000 idéogrammes nécessaires pour se faire comprendre, Valignano fit appel à Mattéo Ricci dont l'esprit était plus délié.

MISSION, COLONISATION, CROISADE CONTRE ADAPTATION EN CHINE !

Le Père Alonso Sanchez écrivit alors au supérieur de Ruggieri que « contrairement à ce dernier, il

estime impossible de convertir la Chine par la seule prédication. Il faut y joindre la force armée. » (Mgr Delacroix, *HISTOIRE UNIVERSELLE DES MISSIONS*, t. 1, p. 342)

Les détracteurs d'Alonso Sanchez disaient qu'il voulait imposer la foi par l'épée, à la manière d'un hidalgo. C'est toute une école missiologique déjà anticolonialiste qui s'est développée à l'université de Salamanque où des intellectuels disciples d'Érasme, de grands théologiens comme Francisco de Vitoria ou Molina qui fut probablement professeur de Mattéo Ricci au Portugal, prétendaient sur les informations données par les livres mensongers de Las Casas, que la conquête était injustifiable, qu'il fallait faire objection de conscience pour ne pas participer à ces guerres injustes qui avaient fait baisser la population indienne...

Henri Bernard-Maître, historien des années 30 hostile à la méthode de Sanchez, lui rend justice en montrant qu'il voulait seulement que la mission soit protégée par l'armée. Pour lui, « *maintenir la christianisation repose sur le triptyque "Fe, la codicia, y potencia", soit allier la présence du personnel ecclésiastique, des acteurs économiques en quête d'un profit minimal aux Indes et des administrateurs.* » C'est pourquoi le Père Alonso Sanchez tenta d'organiser une ambassade du roi d'Espagne auprès de l'empereur de Chine, mais il se heurta à l'opposition sourde des Pères Valignano, Ricci et Ruggieri qui, poussés par les marchands portugais, firent tous leurs efforts pour faire échouer le projet. Valignano voulait protéger le commerce qu'il avait organisé entre Macao et le Japon pour financer sa politique d'adaptation aux mœurs japonaises qui coûtait cher. (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 195, février 2019, p. 19) Valignano et Ricci écrivirent au nouveau général des jésuites, le Père Aquaviva qu'ils rallièrent à leur cause. Lorsque Alonso Sanchez quitta Macao, persuadé que les Pères Pasio et Ruggieri organiseraient cette ambassade telle qu'ils le promettaient pourtant dans leurs lettres, il ne se doutait pas que l'évangélisation de la Chine allait prendre une voie qu'il avait pourtant réprouvée : « *Les missionnaires livrés à leur seule initiative face à des populations et des cultures inconnues sont confrontés à des dangers immenses et à des résultats limités. [Sanchez] revendique les résultats de l'expérience et s'oppose aux chimères ("imaginación") des aventures d'évangélisation sans aucun appui temporel.* » (« *Ceñir el mundo* », méditations géo-spirituelles des jésuites aux Philippines, par Clotilde Jacqueland, in *REVUE INTERDISCIPLINAIRE D'ÉTUDES HISPANIQUES MÉDIÉVALES ET MODERNES*, <http://journals.openedition.org/e-spania/27740>)

LA SÉCULARISATION DE LA CIVILISATION ET DE LA MISSION PAR MATTÉO RICCI

Ces Italiens utopistes formés comme Aquaviva au très cosmopolite collège romain de jésuites s'engagèrent dans une adaptation de la religion catholique à

la culture chinoise et plus tard hindoue, identique à celle que Valignano inaugurerait au même moment au Japon.

Ruggieri et son confrère François Pasio arrivés en premier commencent par prendre l'habit des bonzes confectionné par le gouverneur de la ville de Zhaoking qui les installe dans le Temple de la Paix céleste ! Ils sont considérés comme des bonzes venus d'Occident et refusent de présider les cérémonies bouddhistes que voulait leur imposer le gouverneur ! Si cette confusion est déjà en soi regrettable et fut abandonnée seulement douze ans plus tard par Mattéo Ricci, elle compromet la religion catholique avec des bonzes qui avaient, aux yeux des lettrés et du peuple, une réputation méritée d'être corrompus. Mais après la mort de Ricci, Roberto de Nobili écrira une justification théologique de cette prise d'habit païenne et se réclamera de l'exemple des Pères de la compagnie du Japon et de la Chine pour prendre l'habit de brahmanes, tout aussi corrompus d'ailleurs !

Les missionnaires, expulsés de Chine par le gouverneur en 1582, reviennent un an plus tard, invités par son successeur, cette fois avec Mattéo Ricci. Ils reçoivent l'autorisation de bâtir en flattant l'orgueil des autorités locales : Ricci mit ses talents de cartographe à leur service en dessinant une mappemonde où il mit la Chine au centre de l'univers ! Ruggieri, qui se rendait bien compte de leur situation totalement dépendante des caprices des autorités locales, voulut se rendre à Pékin pour demander l'autorisation de prêcher à l'empereur, mais il ne put obtenir d'entrer dans la ville interdite. Il put constater, lors de ce voyage, que le milieu populaire de la région de Canton était moins hostile aux étrangers et plus réceptif aux questions religieuses. C'est là qu'il projeta de changer de méthode en abandonnant les lettrés pour évangéliser les milieux populaires. Mais Valignano ne lui en laissa pas le temps et l'envoya en 1588 demander au Pape, et non à l'Espagne de Philippe II, de dépêcher lui-même une ambassade à l'empereur de Chine !

Ricci resta seul en Chine, libre d'appliquer la méthode de Valignano, l'évangélisation par le haut. Il prit l'habit des lettrés et se mit à traduire les classiques chinois, écrits attribués à Confucius, tellement confus que pour les comprendre, on devait en étudier le sens dans les commentaires matérialistes et athées faits par le lettré Zhou Xi. Cette étude absorbante marqua son esprit, et les visites incessantes que lui faisaient les lettrés flattés par cet Européen qui s'intéressait à leur culture lui firent peu à peu abandonner sa vocation missionnaire, abandon qu'il transfigura en tactique dans ses lettres. Il négligeait de dire la messe, et sous prétexte que se présenter en tant que prêtre l'assimilait aux bonzes, il ne se présenta plus

qu'en moraliste, en philosophe, et en montreur d'horloges, renonçant ainsi à faire œuvre missionnaire, c'est-à-dire à répandre l'Église, comme il l'avoue lui-même dans une lettre de 1596 : « Puisque nous avons banni de nos personnes le nom de bonzes, qui est équivalent pour eux à celui de fray (frère moine) chez nous, mais en un sens très vil et déshonorant, nous n'ouvrirons plus en ces débuts ni église ni temple, mais seulement une maison à prêcher, comme font leurs plus renommés prédicateurs. » (Jacques Gernet, *CHINE ET CHRISTIANISME, LA PREMIÈRE CONFRONTATION*, p. 27)

Ricci pensait attirer au christianisme par les sciences européennes, et par là il sécularisa la vie missionnaire. Ses successeurs comme Adam Schall ou Ferdinand Verbiest deviendront fondeurs de canon ou président du tribunal des rites, chargés de calculer le calendrier des rites païens grâce à leur science, mais sans pouvoir prêcher la religion catholique à leur entourage.

Mais abandonnant la conquête spirituelle, que le pape François appelle la "colonisation idéologique", Ricci se laissa conquérir par le confucianisme, il ne prêcha plus qu'un christianisme expurgé, ne parlant ni de la Rédemption, ni de la Croix, ni de l'enfer, ni de la divinité du Christ, réduisant la foi catholique à un accomplissement du confucianisme (Véronique Ragot, *LES MISSIONS ÉTRANGÈRES ET L'APOSTOLAT PAR LE LIVRE*, thèse de l'École des Chartes).

Adam Schall qui organisait la fonte du métal servant au canon essaya de christianiser les cérémonies païennes faites par les ouvriers chinois aux génies du feu, participant à ces cérémonies avec une étole et de l'eau bénite ! On pense à celles du 4 octobre dernier dans les jardins du Vatican.

LE CULTE DES ANCÊTRES.

Ricci tolérait chez ses convertis le culte des ancêtres, qui consistait à l'érection ruineuse pour le budget et la morale familiale de tablettes censées contenir l'âme des morts qu'ils vénéraient sur des autels avec sacrifices d'animaux et prières incantatoires aux quatre points cardinaux. Ses lettres ne décrivent pas les cérémonies, les dominicains espagnols n'en découvrirent que plus tard les rites incontestablement païens.

Le culte des ancêtres n'est pas seulement un ensemble de rites, c'est aussi une emprise sur toute la vie en société : car tout doit être sacrifié pour que le père ait des enfants qui puissent perpétuer le culte des ancêtres, y compris en ayant des concubines, ce que les missionnaires n'arrivaient pas à extirper chez leurs convertis.

L'OBSTACLE À LA CONVERSION : LE CONFUCIANISME.

Ricci ne se rendit pas compte que la résistance des lettrés à la conversion ne venait pas seulement de ces

cultes et des vices qui leur étaient liés, mais de leur système de pensée étranger à celui des Européens. L'emprise de la "philosophie" confucéenne sur leur mentalité et même sur la langue chinoise les rendait inaptes à un raisonnement métaphysique : « Le chinois n'avait pas non plus de verbe d'existence, rien qui permette de traduire cette notion d'être ou d'essence qu'exprime si commodément en grec le substantif *ousia* ou le neutre *to on*. Aussi bien, la notion d'être en tant que réalité stable et éternelle, au-delà du phénoménal, est-elle inconnue en Chine. » (Jacques Gernet, p. 325)

Comment Ricci a-t-il pu croire qu'il pourrait enseigner des vérités en laissant ces lettrés dans leur prétendue civilisation ? L'idée de dogme intangible, le principe d'identité, base de tout raisonnement, leur étaient complètement étrangers. Ainsi en laissant ces Chinois dans leur inculture, il les condamnait à osciller entre athéisme et syncrétisme. « Ils ne comprennent pas, disait le Père Longobardo, l'opposant à Mattéo Ricci, combien il est important qu'il n'y ait pas d'erreurs dans les matières que nous traitons. » Ainsi lorsque Ricci prit le mot "Changti" pour désigner Dieu, Longobardo ayant des doutes, demanda aux lettrés catholiques s'il signifiait réellement un Dieu personnel ou seulement le ciel matériel, mais il s'entendit répondre de ne pas faire tant d'histoire et de se cantonner à ce qu'en disent les Classiques confucéens.

C'est pourquoi les lettrés que Ricci avait prétendument convertis restaient confucianistes et faisaient même l'éloge des quatre "religions" tout en se prétendant chrétiens. Les convertis de Ricci confondront les traités de géométrie d'Euclide que le missionnaire leur enseignait avec la religion catholique : il ne se rendait pas compte que pour des confucéens, science, religion et politique forment un tout indissociable, un ordre cosmique ; en Chine aussi, tout est lié. Il s'est fait dans la tête des convertis un mélange inextricable qu'on trouve chez le plus célèbre d'entre eux, Paul Xu Guangqi, qui écrivait dans une préface d'un traité d'hydraulique occidentale (*sic !*) écrite par le jésuite Sabatino des Ursis : « J'ai dit un jour que leurs enseignements (celui des missionnaires) convenaient tout à fait pour compléter le confucianisme et remplacer le bouddhisme. » À la suite de Ricci, les jésuites Smedo, Martin Martini, Alexandre de Rhodes vont donner pour un sommet de la civilisation chinoise leur monothéisme, alors que leur confrère Nicolas Longobardo, dans une étude qui fait aujourd'hui encore l'admiration des sinologues, montre que les Chinois sont foncièrement athées car ils sont hermétiques à tout raisonnement sur les causes et les effets.

Nicolas Trigault, ardent partisan de Ricci, se fit après sa mort, le propagandiste de sa méthode et en répandit les prétendus résultats en Europe. Il édulcora les textes de Ricci pour en atténuer les erreurs, trompant ses correspondants, en prétendant que Ricci

avait converti un grand nombre de lettrés. Daniel Rops, dans son Histoire de l'Église prétendait encore dans les années 50 qu'à la mort de Mattéo Ricci en 1610, il y avait en Chine 300 églises, alors qu'il n'y avait à l'époque qu'une douzaine de jésuites en Chine et que Ricci affirmait abandonner la construction d'églises !

Ceux qui se sont opposés à Ricci ne purent jamais se faire entendre, notamment dans le synode de Kiating en 1628 où le livre de Longobardo fut brûlé, ou même au concile de Canton en 1669 dont le provincial des jésuites de Chine changea les décisions pour les rendre favorables aux thèses de Ricci. Dans un prochain article, nous montrerons que c'est Rome qui tranchera cent cinquante ans plus tard, grâce aux Missions Étrangères de Paris et après bien des vicissitudes, par les condamnations prononcées par Benoît XIV en 1742 et 1744, condamnations dogmatiques, aujourd'hui allègrement piétinées par le pape François, sous prétexte que Ricci et Nobili n'ont pas été nommément condamnés. Si Ricci a sécularisé la mission en enseignant des sciences profanes et en les coupant de la civilisation chrétienne qui seule les a fait progresser, Nobili refusera d'établir une Chrétienté et sera par là amené à pousser plus loin l'adaptation de la religion catholique au paganisme !

ROBERTO DE NOBILI OU LA RELIGION CATHOLIQUE PAGANISÉE

Débarquant en 1605 en Inde, le jésuite Roberto de Nobili décida de se séparer de son compagnon le Père Fernandès, se réclamant explicitement de Ricci qui se sépara de Ruggieri, pour s'enfoncer en plein pays païen. Croyant faire oublier son origine européenne, il se dit raja romain (sic !), ne fit cuisiner sa nourriture que par des brahmanes, adoptant le cordon des brahmanes, leurs purifications pour pouvoir approcher leur caste. Ne voulant plus avoir de relation avec les Portugais, il rompit tous ses liens avec l'ancienne mission des Paravers du Père Fernandes, interdisant même aux Paravers d'assister à sa messe. Critiquant les traductions de catéchisme faites avec des termes portugais transcrits phonétiquement en langue tamoule, il adopta des termes païens pour désigner les sacrements et les mystères chrétiens, la messe fut ainsi confondue avec la puja, nom du sacrifice païen.

Devenu Guru, il accomplissait des miracles (selon ses propres récits), mais à la différence de saint François Xavier, ses "pouvoirs surnaturels" ne convertirent qu'un petit groupe de jeunes brahmanes, néophytes instables en quête d'ascension sociale et surtout d'argent ! La conversion, selon Nobili, était un processus individuel et intellectuel, visant d'abord les plus instruits, les brahmanes et les plus nobles (les rois) qui entraîneraient ensuite les basses castes. C'était le même élitisme que Valignano ou

Ricci. C'était aussi la même duperie de la part des brahmanes et Nobili en fit les frais, il le raconte ingénument dans ses *Testimonia* de 1617 : Boniface et Aleixo, d'abord qualifiés d'angéliques dans le premier récit de Nobili, avaient ensuite projeté d'éliminer les jésuites et de prendre le contrôle de l'administration des églises. Ils détournaient les fonds qu'ils étaient censés collecter. Dans les années 1620, Nobili et son compagnon Vico s'entouraient d'un ramassis de convertis formant un groupe qu'il fallait gouverner. Nobili avait besoin d'un « bras séculier » qu'il ne pouvait trouver chez les Portugais. Il chercha parmi les anciens militaires hindous « menacés par le déclassement ou la frustration de leurs aspirations sociales ». Ainsi de Eumaichetti que Nobili décrit versant « d'innombrables pleurs » en apprenant que son frère mort païen méritait l'enfer pour avoir « ignoré la loi de Dieu et le chemin du salut. » Eumaichetti promit de se convertir dès qu'il aurait réglé sa succession ! Et la parabole des invités discourtois se réalise une fois de plus : « Cependant dès que sa "crise de carrière" fut dépassée, ce qui signifia notamment l'acquittement [par Nobili] de "70 000 scudi comme frais d'investiture au Nayak [le fameux bras séculier !] qui ajouta d'autres terres à celles qu'il avait héritées de son frère" [dit Nobili !], il s'évanouit de la correspondance du missionnaire du Madurai pour n'y plus faire que de brèves apparitions empreintes d'hostilités marquées à l'égard de Nobili. » (Inès Zupanov, *PROSÉLYTISME ET PLURALISME RELIGIEUX : DEUX EXPÉRIENCES MISSIONNAIRES EN INDE AUX XV^e et XVII^e siècles*, Archives de sciences sociales des religions)

Les lettres de Nobili signalent dix baptêmes en 1607, cinquante-trois en 1609, huit en 1610, avec dix-huit apostasies et neuf retours. Pas de quoi faire des communiqués triomphants ! On ne sait d'ailleurs pas si Nobili respectait les cérémonies du rituel du baptême, comme l'imposition du sel, les insufflations et le rite de l'effatah qui devait produire chez les gens de castes, les plus grandes répugnances ? Nobili connaissait certainement l'habitude des jésuites en Chine qui les omettaient, alors pourquoi pas en Inde ?

Nobili portait le cordon brahmanique, qui signifiait une deuxième naissance : « En adoptant le cordon, Nobili franchit le seuil du paganisme et renaît dans la famille "divine" des hindous, famille qui n'est qu'une imitation diabolique de la famille chrétienne », d'autant plus que brahmane signifie "essence divine", ce qui assimilait cette caste à des dieux !

Concernant les purifications que Nobili pratiquait, il prétendait que dans son for intérieur, il dirigeait son intention pour ne considérer cet acte que comme un acte civil. Mais cette protestation n'étant qu'intérieure, les brahmanes, ne le sachant pas, croyaient qu'il faisait un acte religieux comme eux ! Les autres missionnaires, eux, condamnaient ouvertement cette idolâtrie,

et se faisaient martyriser comme saint Jean de Britto.

Mais comme Ricci abandonnant l'habit des bonzes, Nobili abandonna le cordon brahmanique pour devenir Sanyassi, c'est-à-dire renonçant brahmane. Le jésuite Pero Francisco, dans une lettre très défavorable relatant sa visite de la mission de Madurai en 1612, décrit les différentes métamorphoses du jésuite et signale avec ironie comment Nobili utilisait toutes les subtilités de la scolastique pour prouver que les cérémonies des brahmanes n'étaient que des coutumes civiles. En annulant le sens religieux des coutumes brahmaniques, Nobili les permet chez les chrétiens de caste supérieure. Néanmoins, il se contredisait en prétendant que finalement, ces coutumes étaient des restes de la révélation primitive et que « le brahmanisme sous sa forme la plus pure n'est en définitive qu'une des formes de la religion révélée telle que l'a pratiquée la première humanité ». Donc ces coutumes étaient religieuses, il faudrait savoir ! Notons que Las Casas prétendait aussi montrer que les Amérindiens vivaient en société organisée plus ou moins civilisée et qu'ils avaient reçu une révélation naturelle qu'on pouvait apercevoir dans leurs idolâtries. Nous ne sommes pas loin des thèses défendues par le pape François dans ce synode !

Accusé par le Père Fernandez de paganiser, condamné par l'archevêque de Goa et par les autorités ecclésiastiques locales, il fit appel à Rome en 1625, mais le pape Grégoire XV, tout en accordant quelques tolérances pour les brahmanes qui se convertissaient, condamna le système des castes et l'orgueil brahmanique.

Alors, Rome a compromis la mission, dit le pape François ! C'est ce que disent tous les historiens des missions. Mais les cent mille conversions que ceux-ci attribuent à Nobili dans la plupart de leurs ouvrages sont une légende entretenue par ceux qui avaient intérêt à vanter les fruits de cette méthode. Or Nobili, malgré ses transformations successives, restait un Européen, et après quelques mouvements de curiosité et les conversions factices que nous avons relatées, c'était fini : à partir de 1630, il cesse de convertir des brahmanes, faute d'argent ! Encore un apostolat qui coûtait cher !

L'échec ne vient donc pas de "l'homogénéisation centralisatrice", mais de la mauvaise méthode de Nobili qui en ne voulant pas occidentaliser ses convertis, les maintenait dans le paganisme !

(père Scubilion de la Reine des Cieux.

LE PAPE FRANÇOIS DANS LA DROITE LIGNE DE NOSTRA ÆTATE ET DE JEAN-PAUL II

En instaurant la dictature démocratique du synode par cette procession sacrilège du 9 octobre, le pape François impose à l'Église la marche forcée que notre Père, l'abbé de Nantes, dénonçait dans la promulgation de *NOSTRA ÆTATE* (*AUTODAFÉ*, p. 258).

Ce décret sans valeur doctrinale allait provoquer la destruction des missions :

« L'Église exhorte donc ses fils pour que, avec prudence (la prudence "audacieuse" du pape François !) et charité, par le dialogue et par la coopération avec ceux qui suivent d'autres religions, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent en eux. »

Il est évident que le pape François ne fait que suivre le concile Vatican II :

« Il faut désormais renoncer à tout le vêtement, toute la figure et la chair vivante de notre religion, pour "méditer et exprimer la Révélation sur l'arrière-plan de cette culture et de cette religion" qui sont "l'âme et la nature de chaque communauté" [...]. Il faut s'incarner bantou ! » (*PRÉPARER VATICAN III*, p. 163)

Le Père Maurier, Père blanc, n'affirmait-il pas déjà la même chose que l'*INSTRUMENTUM LABORIS* dans son commentaire de *NOSTRA ÆTATE* : « Chez les non-chrétiens il y a des valeurs qui n'existent pas chez les chrétiens, et même qui n'existent pas dans l'Église, et qui ne peuvent pas y exister » !

La Lettre du Conseil Pontifical pour le Dialogue interreligieux aux présidents des Conférences épiscopales en Asie, aux Amériques et en Océanie, intitulée *L'attention pastorale envers les religions traditionnelles* (23 nov. 1993) contient déjà toutes les idées de l'*INSTRUMENTUM LABORIS* (CRC n° 304, août 1994, p. 15). C'est le même respect envers des religions qualifiées par l'épithète positive de "traditionnelles". Les païens y sont considérés comme des monothéistes qui « ont en général une croyance claire en un Dieu Unique » (n° 3). Et quoique « le culte s'adresse en général aux esprits et aux ancêtres et parfois à Dieu, la peur des esprits mauvais ou des ancêtres est à la source de nombreux actes de culte. »

Mais il y avait déjà une ombre au tableau de ces "religions traditionnelles", les sacrifices humains, comme aujourd'hui les infanticides. Le document du Saint-Siège l'admettait, et pourtant il persistait dans l'affirmation que « l'Église respecte les religions et les cultures des peuples » (n° 8).

« Avec ceux qui adhèrent à des religions traditionnelles et qui, pour l'heure, ne souhaitent pas devenir chrétiens, le dialogue doit se dérouler dans le sens ordinaire d'une rencontre, d'une compréhension mutuelle, du respect, de la découverte des semences du Verbe dans cette religion, et de la quête commune de la volonté de Dieu. » *Anathema sit !*

(père Bruno de Jésus-Marie.

II. LE THOMISME DE L'ABBÉ DE NANTES : LE GÉNIAL APPROFONDISSEMENT

Une fois franchi le portail de la dévotion mariale de notre Père, une visite guidée de sa doctrine totale, « cathédrale de lumière » en vérité, selon la belle expression de frère Bruno, doit débiter par les fondations dont dépend la solidité, l'ampleur et la splendeur de l'ensemble.

« *Au commencement est l'être. L'existence est première* », nous a appris notre Père. Cette existence, objet d'une intuition riche et confuse, accessible à tous, s'offre à notre contemplation, à notre réflexion, afin de comprendre la signification dernière des choses. D'où vient que les êtres existent ? De quelles manières existent-ils ? Et pour quelle fin ? Cette science de l'être des êtres, c'est la métaphysique. Les réponses à ces questions primordiales conditionnent tous les domaines scientifiques, humains et religieux. Encore faut-il qu'elles soient vraies : l'enjeu est crucial !

De cette science métaphysique, saint Thomas d'Aquin est le maître dont l'Église a le plus universellement reçu et enseigné la doctrine : il est le "Docteur commun". Les circonstances dans lesquelles notre Père l'a rencontré pour la première fois sont savoureuses. Il n'avait pas encore dix-huit ans :

« *Georges, quand auras-tu tes premières notes ?* »

– *Mais, maman, il n'y a pas de notes en faculté. Plus de devoirs, ni de leçons !*

– *Alors, comment peux-tu savoir si tu travailles comme il faut ?*

– *Ah ! ça, c'est au jugé... »*

Les lecteurs des *MÉMOIRES ET RÉCITS* reconnaissent Mamine interrogeant son fils sur sa vie étudiante à Lyon, au cours d'un séjour à Chônas durant l'hiver 1941-1942 (cf. *MÉMOIRES ET RÉCITS*, t. I, p. 260-261).

« *Que fais-tu donc à longueur de journée ?* »

– *Je lis.* »

« Notez qu'à cet instant, je me trouve au plus haut de mon avantage, et donc mon attention se relâche.

« *Et que lis-tu ?* »

– *Les grands philosophes dont nous parlent nos professeurs.*

– *Mais en ce moment, par exemple, lesquels ?*

– *Vialatoux...*

– *Vialatoux, cet imbécile-là !* »

« La réponse a fusé comme un éclair, et j'en demeure médusé. « *Mais tu perds ton temps !* » Et elle, de m'en raconter sur Vialatoux, le démocrate-chrétien, le songe-creux, dont la philosophie personnaliste était une reprise sous des dehors religieux de la vieille erreur individualiste... Maman puisait sa science inattendue, à coup sûr, dans *L'ACTION FRANÇAISE* qui, réfugiée à Lyon, avait dû avoir affaire à ses adversaires locaux, et entre autres ce pauvre Vialatoux, justement tombé dans l'oubli aujourd'hui. Alors vint le conseil :

« *Je ne connais rien à la philosophie*, me dit-elle avec la plus naturelle modestie, *mais il me semble*

que tu ferais bien de t'attacher à l'étude d'un très grand philosophe, au point que sur toute question tu puisses dire quelle était sa position. Par exemple, saint Thomas d'Aquin... »

« Et voilà comment je fus mis par ma mère à l'école du plus grand et du plus saint métaphysicien de tous les temps, après trois mois d'errements. Je ris maintenant de Vialatoux et je confesse en revanche que je n'ai jamais omis de m'en rapporter à saint Thomas sans m'en être grandement repenti par la suite. »

Disciple de saint Thomas, l'abbé de Nantes a néanmoins fondé son école de pensée sur une nouvelle métaphysique inaugurant par conséquent une nouvelle esthétique, une nouvelle théologie, une nouvelle apologetique, une nouvelle morale, une nouvelle politique. C'est pourquoi, en janvier 1983, ayant achevé son cycle de cours de métaphysique à la Mutualité, notre Père n'hésitait pas à écrire à ses amis : « *J'avais la certitude d'avoir achevé mon œuvre la plus solide, la plus neuve, la plus difficile et la plus importante, hum ! osé-je dire, pour l'avenir de la pensée humaine.* »

Alors l'un des pires griefs que lui font certains milieux traditionalistes et bien-pensants est précisément que « *l'abbé de Nantes critique saint Thomas...* », cet article s'efforcera de mettre en lumière la fidélité intime et jamais reniée de notre Père à son enseignement. Tout d'abord en évoquant la figure et la doctrine du Docteur angélique, puis en retraçant les étapes par lesquelles l'abbé de Nantes fut conduit à prolonger son œuvre et à l'élargir immensément, pour atteindre enfin la plénitude de sa "métaphysique totale" qui renouvelle toute notre vision du monde et de la vie humaine.

SAINT THOMAS (1224-1274) DOCTEUR DE VÉRITÉ LA CRISE PHILOSOPHIQUE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Pour comprendre l'œuvre de saint Thomas, il faut se plonger dans le contexte du treizième siècle de la Chrétienté, et plus précisément de la jeune université

de Paris. On y découvre le véritable champ de bataille philosophique qui suivit l'introduction de la philosophie d'Aristote dans l'Occident chrétien pétri de la pensée de SAINT AUGUSTIN.

Qu'est-ce que l'augustinisme ? C'est une vision religieuse du monde, vision mystique, dans laquelle la Révélation de Dieu est première et où les créatures nous parlent des réalités surnaturelles. C'est donc la foi qui nous donne la connaissance totale de l'univers. La raison n'intervient qu'après, en subsidiarité, selon la maxime « *Crede ut intelligas. Crois pour comprendre.* » Malheureusement, au treizième siècle, la théologie augustinienne tendait à devenir tellement désincarnée qu'on risquait de voir se creuser un abîme entre la mystique d'un côté et les sciences naturelles de l'autre.

ARISTOTE, LA SCIENCE DES NATURES.

ARISTOTE est un philosophe grec du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Son génie fut de discerner, au-delà des apparences sensibles des choses, par intuition, leur **substance**, c'est-à-dire une structure autonome, indépendante, capable d'organiser la **matière** dont est constitué cet être selon une **forme** déterminée : de lion, de gazelle, de violoncelle ou de parapluie. Ces formes qu'il découvrait dans les choses – qu'on appelle aussi **manières d'être**, ou **essences**, ou **natures** –, Aristote a observé leurs ressemblances, leurs différences, leurs lois, classant ainsi tous les êtres de l'univers en espèces et en genres hiérarchisés selon leurs perfections : les minéraux, puis les végétaux, les animaux de plus en plus parfaits, les hommes et finalement, au sommet, l'être parfait, le premier moteur de l'univers, appelé "Dieu". C'est sur ce **substantialisme** d'Aristote que se sont élaborées toutes les sciences physiques et notre civilisation occidentale.

Néanmoins, préoccupé uniquement par les essences générales, Aristote néglige d'étudier les êtres dans leur singularité et dans leur destinée individuelle : il n'y a de science que du général, dit-il ! La connaissance aristotélicienne ne s'obtient donc qu'en mutilant la réalité. Mais il y a plus grave : Aristote est un païen et toute son explication du monde est étrangère à la Révélation biblique et chrétienne. Le Dieu qu'il reconnaît au sommet de la Nature comme sa cause première est pour lui mal défini. En tout cas, le Dieu d'Aristote n'est pas un Dieu personnel et créateur. Aussi, lorsque sa pensée fut introduite en Occident, elle séduisit toute une élite intellectuelle rationaliste, orgueilleuse, qui s'en servit contre la foi, contre l'augustinisme dominant. Le conflit était d'autant plus aigu que cette philosophie d'Aristote était découverte à travers ses commentateurs musulmans, Averroès et Avicenne, qui la déformaient et l'aggravaient dans un sens matérialiste et panthéiste, franchement antichrist !

Cette nouvelle philosophie qui s'imposait irrésistiblement par sa clarté, sa rationalité, il fallait certes l'admettre, et jusque dans l'enseignement de la théologie. Malgré les augustinien traditionalistes. Mais il fallait au préalable la dégager de toute sa gangue de paganisme. L'aristotélisme pourrait alors servir à élaborer un savoir intégral, harmonisant la raison et la foi, la nature et la grâce. Cette œuvre gigantesque, le pape Grégoire IX la confia à SAINT THOMAS D'AQUIN.

LE "RÉALISME MYSTIQUE" DE SAINT THOMAS

Qui est saint Thomas d'Aquin ? Ce nom évoque souvent un philosophe ou un théologien, mais notre Père rappelait qu'il fut d'abord un saint : un religieux dominicain exemplaire, une âme contemplative éprise de Jésus, un mystique, à la piété enfantine, favorisé d'extases. Lui qui contemplait la vérité, il s'efforçait aussi de l'enseigner sous la forme la plus claire, la plus accessible, pour le salut des âmes et le service de l'Église, selon la maxime de l'ordre dominicain : « *Contemplare et aliis tradere contemplata. Contempler, et transmettre aux autres l'objet de la contemplation.* » Et conjointement, il combattait les erreurs : c'est ainsi que ce grand mystique se révéla un polémiste d'une redoutable sérénité et d'une force invincible.

Le Pape le chargeait de "baptiser" Aristote, selon l'expression qui est passée dans le langage. Comment s'y prit-il ?

Premièrement, saint Thomas accepte sans réserve toute la philosophie naturelle d'Aristote et l'impose dans son enseignement de la théologie. Il manifeste la merveilleuse fécondité du langage très technique d'Aristote, de ses distinctions et définitions éprouvées, pour une meilleure compréhension des mystères révélés et l'établissement de toute leur assise naturelle. Les augustinien traditionalistes protestent : « *Tout ce que vous accordez aux êtres par nature, vous l'ôtez à la gloire de Dieu !* » Au contraire : cette réhabilitation des créatures ajoute à la gloire de leur Créateur !

Puis saint Thomas se retourne vers le parti rationaliste. Il approfondit l'aristotélisme, il va plus loin dans la connaissance de l'être, jusqu'à faire jaillir une nouveauté métaphysique qui court à la rencontre de la théologie biblique. Il manifeste ainsi l'harmonie profonde de cette philosophie naturelle avec la religion révélée. C'est là son plus grand mérite, exposé dans son génial traité *DE ENTE ET ESSENTIA*, écrit d'un trait à l'âge de seulement trente-deux ans.

Voyons cela : Aristote, grâce à son intuition substantialiste, avait découvert un premier principe métaphysique des êtres : leur **essence**. Essence de chat, de table, de chaise ou d'eucalyptus. Mais d'où venaient

ces êtres, quel était leur destin ? Il ne s'en souciait pas. Saint Thomas, quant à lui, éclairé par sa foi, en observant le réel, est frappé par une autre intuition : celle de l'existence des êtres, qui se constate, s'impose à nous comme un second principe métaphysique faute duquel les substances d'Aristote – cette chaise-ci sur laquelle je suis assis, cette fleur-là – ne sortent pas de l'ordre des "possibles". Or cette existence des êtres leur vient nécessairement d'un autre, d'un créateur ! Et voilà comment notre Dieu, le Dieu vivant de la Révélation chrétienne est introduit par saint Thomas dans la philosophie naturelle d'Aristote. Tout l'ordre de la nature se retrouve baigné dans la lumière de Dieu, docile à sa volonté, prêt à sa grâce. Ce n'était pas dans Aristote ; c'était même nié par ses héritiers musulmans ; mais c'est dans la ligne d'Aristote.

Ce n'est pas tout. Aristote, en exposant toute la hiérarchie des êtres de la nature, enseignait que l'univers est ordonné à l'homme. Mais l'homme, à qui, à quoi est-il ordonné ? L'homme est fait pour contempler Dieu. Aristote l'avait dit, mais sans en faire la clef de voûte de sa philosophie. Saint Thomas remplace le Dieu-nature d'Aristote par notre Bon Dieu, concret, réel, vivant, et établit que ce monde qu'étudient les sciences physiques n'a de consistance, d'existence et de fin que par et pour Dieu.

Saint Thomas conserve donc la vision augustinienne d'un monde sortant des mains de Dieu – *Exitus* – pour y faire retour – *Reditus*. Mais, à toutes les étapes de cette histoire, les mécanismes des choses, leurs structures, les lois de leurs interactions sont élucidés par la science des natures héritée d'Aristote. C'est donc dans un ordre naturel consistant et accessible à la science que l'ordre de la grâce vient se réaliser, en continuité avec lui, selon la maxime : « *Gratia non tollit naturam, sed perficit. La grâce ne supprime pas la nature, mais elle la parfait.* » C'est le réalisme mystique de saint Thomas, synthèse d'Aristote et de saint Augustin, de la raison et de la foi, de la nature et de la grâce. C'est tellement fort que Siger de Brabant, qui était le chef de file des philosophes aristotéliens au treizième siècle, finit par se convertir, convaincu par les démonstrations de saint Thomas !

« *Toute la civilisation occidentale, écrit notre Père, sa science, son art classique, sa sagesse politique, et l'Église romaine, en ses conciles de Trente et du Vatican (I!), en ses Papes et ses Docteurs, lui doivent l'ordre de la pensée et de l'action, la sécurité de l'intelligence et de la foi.* » (CRC n° 80, mai 1974, p. 14)

GEORGES DE NANTES,

DISCIPLE ENTHOUSIASTE DE SAINT THOMAS.

C'est cette synthèse thomiste qui fut enseignée à notre Père durant ses deux années de philosophie au

séminaire d'Issy-les-Moulineaux, en 1943-1945. Il l'a raconté dans l'introduction de son cours de métaphysique totale, en 1981 :

« Ce fut un continuel enchantement de l'intelligence. Nos maîtres sulpiciens nous enseignèrent tout l'essentiel d'une Physique générale, ou philosophie de la nature, et d'une Métaphysique ou ontologie qui assurent au philosophe scolastique une maîtrise enviable des connaissances humaines et la sereine domination des problèmes que les divers ordres de réalités posent aux scientifiques. Même lorsque le vocabulaire et les grandes distinctions scolastiques ne sont pas explicitement formulés, ils demeurent, pour celui qui les a longtemps pratiqués, toujours sous-jacents, irremplaçables et sûrs. Ce n'est pas en Sorbonne, plus tard, ni auprès des hommes de sciences eux-mêmes, et à mon grand étonnement ! que j'ai acquis ces principes et ces instruments intellectuels qui m'ont permis de comprendre, de classer et d'apprécier sans peine les grandes hypothèses des sciences modernes. C'est dans cet enseignement complet et approfondi de la philosophie thomiste, qui m'a été donné par mes maîtres d'Issy ; ce n'est pas pour eux un mince éloge. Dès lors la certitude sans cesse vérifiée qu'Aristote gouverne toujours la recherche, les sciences, l'action humaine, ne quittera plus jamais mon esprit. » (CRC n° 170, octobre 1981, p. 8)

Au fil des cours de ses professeurs sulpiciens, Monsieur Ruff, Monsieur Hamel, Monsieur Lesourd... qu'il a racontés dans le second tome de ses *MÉMOIRES ET RÉCITS*, les séminaristes étaient immunisés contre les fausses philosophies du moment : le rationalisme et l'idéalisme allemand d'une part et, d'autre part, l'existentialisme moderne qui prétendait réagir en prônant un retour au concret, une réhabilitation des individus... pour sombrer vainement dans le sensualisme et le sentimentalisme : « Point de sagesse forte, ordonnée, utilisable, constatait notre Père. Les choses s'y trouvaient aussi séparées des idées que, dans les systèmes antagonistes, les idées l'étaient des choses. En revanche, le thomisme, oui ! "distinguit pour unir" [selon la grande maxime scolastique], magnifiquement, l'essence et l'existence, le réel et l'idée, l'univers avec la raison ; et Dieu, la clef de voûte, de tout le système, en éclairait et assurait la vérité. Le thomisme disait tout, satisfaisait à toutes les exigences, répondait à toutes les questions de nos contemporains. Je baignais dans saint Thomas. » (*ibid.*, p. 10)

Il est remarquable que notre Père se soit ainsi mis à l'école de saint Thomas au moment même où la plupart de ses condisciples s'en affranchissaient, le thomisme paraissant soudain perdre toute valeur... et cela du fait des événements politiques ! Nous sommes en effet en pleine révolution de 1944, dans l'universel et vulgaire chambardement déclenché par la

“Libération” jusque dans les domaines élevés de la métaphysique, de la morale et de la religion.

Quand l’abbé de Nantes sera lui-même devenu professeur de philosophie au collège Saint-Martin de Pontoise, puis au Collège de Normandie, c’est cette synthèse thomiste qu’il enseignera à son tour à ses élèves, et en particulier à Bruno Bonnet-Eymard et à Gérard Cousin, leur apprenant à se dire “*aristotélico-thomistes*” et leur communiquant pour la vie le goût de la vérité.

Toute sa vie, notre Père sera fidèle à son maître saint Thomas d’Aquin, y puisant des clartés philosophiques et théologiques bien précieuses pour réfuter les erreurs qu’il sera amené à combattre. Et cela commença dès le séminaire ! C’est l’épisode mémorable de sa lutte mortelle contre Monsieur Callon, tout au long de sa quatrième année à Issy-les-Moulineaux... Ce duel théologique sur le chapitre de la grâce permet d’apprécier la précision irremplaçable du langage thomiste (*voir encart page suivante*).

LE CADRE MEURTRISSANT DU THOMISME

MONSIEUR GUILBEAU : « C’EST SANS DOUTE LA CLEF. »

Revenons à l’année scolaire 1945-1946 : le jeune Georges de Nantes entre en théologie, c’est-à-dire en troisième année de séminaire. « J’étais thomiste, dit-il, dans le sentiment de la perfection insurpassable de la philosophie de saint Thomas. Et je m’apprêtais à embrasser du même cœur sa *SOMME THÉOLOGIQUE*. C’est dans ces dispositions que j’allais connaître pourtant le remuement d’esprit le plus profond. » (CRC n° 170, octobre 1981, p. 10)

Il s’agit d’un moment crucial non seulement dans la vie de notre Père, mais dans toute l’histoire de la pensée.

L’événement eut lieu lors du cours de Monsieur Guilbeau sur la Sainte Trinité : une unique substance divine en trois Personnes. Le professeur rappela alors la définition philosophique de la personne. Notre Père était particulièrement attentif, car il avait été plusieurs fois contrarié, en philo, de la comprendre mal et d’en entendre très vite déduire des choses contraires à ses “préjugés familiaux”... et maurrassiens, telles que l’autonomie, l’indépendance, la dignité sublime, les droits inaliénables de *la personne*, de toute personne au service de laquelle le monde entier doit se ranger.

Monsieur Guilbeau « donnait pour parfaite la définition de la personne par Boèce : “*Naturæ rationalis individua substantia*”, une substance individuelle de nature raisonnable. Et il insistait, en citant Maritain, sur l’autonomie, la subsistence, l’incommunicabilité de la personne. Or il avait bien dit que la nature divine était une substance unique et parfaite, dont la pluralité des Personnes ne pouvait contredire ni altérer l’unité

parce qu’elles étaient de pures “*relations*”. Il y avait une contradiction apparente, pensais-je, entre la définition de la personne comme autonomie et, aussitôt après cette définition absolue, dogmatique et donc indiscutable, des Personnes divines comme *relatives*, pures relations ! » (*ibid.*)

À la fin du cours, notre Père interrogea son professeur : « *N’est-il pas fâcheux de désigner par le même mot [personne], dans la société humaine, l’être indépendant, jaloux de ses droits, se disant souverain, et dans la société divine, ces Personnes qui sont et se veulent toute relation, don sans réserve l’une à l’autre, pure paternité, filiation, amour ? Ne devrait-il pas y avoir cohérence, analogie, d’une sphère à l’autre ? Les personnes humaines ne devraient-elles pas se définir à l’image et ressemblance des personnes divines plutôt qu’à l’opposé de leur admirable perfection ? »*

Monsieur Guilbeau ne sut pas répondre. Sur les entrefaites, il tomba malade et mourut. Lors d’une ultime visite de son élève à l’hôpital, il ne put que lui dire : « *Je ne vous oublie pas, je réfléchis... C’est une question très intéressante, mais difficile. C’est sans doute la clef...* »

Demeuré seul, notre Père résolut, sur ce problème métaphysique très général, de préférer à la définition stérile d’Aristote et de Boèce, les lumières de la théologie, et de définir la personne, toute personne humaine, angélique, aussi bien que divine, par la **relation**. C’était exaltant ! « De Dieu à l’ange, de l’ange à l’homme, la notion de personne ainsi définie se montrait partout révélatrice du fin fonds singulier, inépuisable et *sacré* de tout être spirituel, selon les dogmes et la morale de notre foi catholique, comme en regard de la raison philosophique la plus sourcilleuse et selon les vœux de l’existentialisme personnaliste le plus moderne (...).

« J’en vins rapidement à essayer en anthropologie cette nouvelle définition de la personne par sa relation constituante ou relation d’origine. Telle la personne du fils constituée dans sa singularité tout individuelle par sa relation à ses père et mère. Je retrouvais mon humanisme dévot et mon humanisme de droite, disons saint François de Sales et le cardinal Pie, saint Pie X et Maurras. Je criais de contentement. Mais à ce coup, les déductions embistrouillées de Maritain sur la personne humaine, sa subsistence et son autonomie, sa dignité et ses droits, les droits de l’homme, intangibles et sacrés, toute cette quincaillerie scolastico-kantienne, individualiste, nombriliste, démocratique et révolutionnaire, gaulliste et résistancialiste à l’époque, volait en éclats. C’était de la mauvaise morale et c’était la pire politique, qu’elles soient fondées ou non sur la définition de Boèce. Attaquons Boèce donc, et nous serons libres !

LA GRÂCE, SELON MONSIEUR CALLON ET SELON SAINT THOMAS

Dès le premier cours, Monsieur Callon dicta, en ponctuant toutes-les-syl-labes : « *“La grâce, c’est quelque-chose-ou-c’est-quel-qu’un. Ce n’est pas quelque chose, comme un cou-teau qu’on au-rait dans la poche. C’est donc quel-qu’un (...). La grâce, c’est Dieu en nous.”* »

« Puis il entra dans le débat théologique, nous entraînant toujours copiant ses dires comme paroles d’Évangile. Cette explication de la grâce était celle des Pères grecs, qu’il admirait avec une ferveur communicative, tandis que les Pères latins et, à leur école, saint Thomas d’Aquin, oh ! il le disait à regret, désolé de leur faire de la peine ! faisaient plutôt de la grâce un *objet*, oui, une *chose*, qu’ils appelaient d’un mot abstrait : le “*don créé*”. Pour eux, en effet, cette chose-là était nécessaire et préliminaire à l’accueil de Dieu en nous, qu’ils appelaient alors : le “*don incréé*”. Il fallait s’habituer à ces distinctions scolastiques, si l’on voulait comprendre toutes les disputes et finalement les divisions qui se feront en Occident sur ces questions. Dans cette perspective, latine, le tout sera de savoir si l’on est “*en état de grâce*” ou non, si l’on a “*le don créé*” ou si on l’a perdu. Car la vie divine en nous dépendrait de cela ! Les Grecs n’entrent pas dans ces arguties et ces controverses insolubles. Pour eux, la grâce, c’est Dieu tout-sim-ple-ment. C’est Dieu-en-nous, sans au-cu-ne con-di-tion ! C’est l’homme qui est fait Dieu. Peut-être la scolastique arrive-t-elle à une plus grande clarté et d’innombrables précisions, “*mais je trouve*, nous avouait-il sur un ton de confiant abandon, presque de connivence, *pour moi, la vision des Grecs plus belle et plus consolante.*”

« Ainsi s’écoula tranquillement le premier cours, que d’autres suivirent pareillement. On copiait, puis on apprit ; on récitait, on fut plus ou moins bien noté. Et pour la trente-quatrième ou trente-cinquième année, Monsieur Callon aurait conduit une nouvelle fois sa soixantaine d’élèves au sous-diaconat et à l’heureuse fin de leur séjour à Issy-les-Moulineaux... si, par malheur, je n’avais bronché sur ses premiers mots que j’aurais voulu bien

comprendre : “*La grâce, c’est quelque-chose-ou-c’est-quel-qu’un.*” Quelle déesse Raison ou quel esprit frondeur m’avait susurré, à mesure, ce contrepoint railleur et dérailleur : Non, ce n’est pas quelque chose ! mais ce n’est pas quelqu’un non plus ! et surtout, ce n’est pas Dieu. Car si je suis en état de grâce, tout beau, mon ami ! je ne suis pas pour autant en “*état de Dieu*” ! Les Grecs ont sans doute raison, Dieu n’est pas loin de l’homme en état de grâce, mais on sait que Dieu est partout ! Alors s’il y a un changement, de la condition de pécheur à la condition de “*gracié*”, ce ne peut être par un départ ou par un retour de Dieu même, parce qu’il n’y a pas de mouvement local ni de mutation en Dieu. Ce doit être plutôt que “*quelque chose*” change dans l’intérieur de l’homme.

« Quinze jours bien comptés, je ruminais cela. Enfin, j’eus l’idée d’aller contrôler l’enseignement de Monsieur Callon dans la *SOMME THÉOLOGIQUE* de saint Thomas d’Aquin, et la lumière tomba sur moi en paroles si simples que, *primo*, je fus ramené au Docteur angélique à jamais, et *secundo*, je me trouvai rempli du plus total mépris, non point affectif, mais intellectuel, envers ce minable Callon qui abusait de notre candide imbécillité. La grâce, enseignait saint Thomas, n’est évidemment ni une chose, ni une personne. En termes philosophiques : elle n’est pas de l’ordre de la *substance* ; elle est donc de l’ordre de l’*accident*. C’est une manière d’être surajoutée à notre être naturel... et encore a-t-elle ceci de tout à fait propre qu’elle n’est pas seulement une perfection fortifiant ou rehaussant quelque puissance particulière ou faculté de l’être spirituel, mais elle est un don “*entitatif*”, à savoir un perfectionnement de la substance même de l’être, l’atteignant en sa nature, en son principe radical d’action, en sa racine. Tel enfin que l’homme ou l’ange se trouve par ce “*don créé*”, capable de profiter et de jouir de Dieu même (*uti et frui*), se faisant ainsi pour lui “*don incréé*” combien mystérieux et magnifique, pour en être connu et aimé dans le temps et dans l’éternité.

« Ce torrent de clartés, c’était trop

de bonheur pour moi seul ! Je le dis, cela se répéta. Le mois d’octobre [1946] n’était pas achevé que le séminaire en était jeté dans une fièvre quarte ou quinte dont nul ne pouvait augurer l’évolution. »

Nos lecteurs retrouveront la suite des péripéties de ce drame dans les chapitres suivants des *MÉMOIRES ET RÉCITS* : le séminariste Georges de Nantes à l’affût dans son recoin, à mi-hauteur de la salle de classe, la *SOMME THÉOLOGIQUE* de saint Thomas sur les genoux, afin de contrôler tout ce que le vieux énonçait syl-la-be par syl-la-be ; les contre-cours thomistes à la procure du séminaire ; la crise qui suivit et qui faillit coûter à notre Père sa vocation... Et au-delà du séminaire, cette lutte inexpiable se poursuivra toute sa vie durant et le conduira à s’opposer au concile Vatican II : ce sera « *la grande affaire de sa vie* ». Notre Père poursuit en effet :

« Si la grâce est Dieu qui se donne, comme cela, mystérieusement, merveilleusement, à l’homme, si c’est l’Esprit-Saint, l’Amour, qui se pose en nous et nous sanctifie par sa seule Présence,... alors la grâce n’a pas de nom, elle est indiscernable, sans définition, ni nature, ni limites, ni conditions. Elle ne suppose rien en l’homme, elle ne trouve aucun obstacle qui l’arrête, elle ne demande aucune disposition ni effort particulier. Ainsi la question du “salut des infidèles” était-elle réglée d’un seul coup de cuiller à pot, l’Esprit-Saint survolait toutes nos frontières et ne faisait nulle différence de race, de classe, de religion ou de sexe, se donnant à tous gratuitement. Et le péché originel ? Et le baptême ? Et l’état de grâce, le péché, vénial ou mortel, et la confession ? Il ne restait plus qu’un seul critère, c’était l’expérience intime du feu de l’Amour, de la paix et de la joie que dispense l’Esprit à qui il veut, avec une générosité qu’il n’appartient à nul homme de contrôler ni de soumettre à ses étroitesse. Divine Présence, ivresse du cœur, à cela pouvait se résumer la théologie de la grâce de Monsieur Callon, prétendument reçue des Pères grecs. »

(*MÉMOIRES ET RÉCITS*, t. II, p. 286-292)

« Mais Boèce, c'était en arrière Aristote, en avant saint Thomas d'Aquin et toute la scolastique ! Il n'était pas question de les pulvériser, évidemment ! mais tout de même de les... corriger sur ce seul point – central ! capital ! – de les parfaire. C'était beaucoup d'audace. Je me mis au travail. J'étudiai le statut de la personne, en philosophie de la nature et en métaphysique, chez tous les auteurs possibles. C'étaient des montagnes de livres. Et le statut de la relation dans les *CATÉGORIES* d'Aristote et tous leurs commentaires, et chez les autres logiciens et philosophes. Travail immense, car partout revenaient les mots clefs : substance, nature, personne... Il y avait des points sensibles où je sursautais ; quand tous acceptaient les dires d'Aristote, *magister dixit*, que, sur ma lancée, je devais contester. Peu à peu mon univers mental se modifiait ou plutôt se retrouvait. Et ce n'était plus Maritain seulement le fautif, mais saint Thomas et à travers lui, plus que lui, Aristote ! La tare originelle, l'aristotélisme ? Où allais-je ! » (*ibid.*, p. 11)

En fait, guidé par son intuition relationnelle, notre Père allait éviter tous les écueils qu'il rencontrerait, édifiant un système encore plus vaste que celui de saint Thomas.

JACQUES MARITAIN, DE SAINT THOMAS

AUX DROITS ET... AU CULTE DE L'HOMME.

Le premier de ces écueils de la pensée moderne est JACQUES MARITAIN dont nous avons déjà plusieurs fois rencontré le nom sous la plume de notre Père. Il le connaissait depuis son enfance, par la lecture du journal de L'ACTION FRANÇAISE dont Maritain était l'ennemi juré.

Jacques Maritain (1882-1973) est né protestant, fils d'un préfet franc-maçon de la III^e République. Jeune homme séduisant, il avait épousé une Juive, Raïssa, charmante elle aussi. Après une crise de désespoir, ils se convertirent et devinrent des catholiques ardents, exerçant un certain rayonnement mystique, quelque peu romantique.

Jacques Maritain avait pour directeur de conscience le prestigieux Père Clérissac, figure de proue du thomisme à l'époque, qui le lança dans l'étude de saint Thomas et qui le guida également vers L'ACTION FRANÇAISE de Charles Maurras. Notre jeune philosophe en devint dès lors une sorte de porte-drapeau : le philosophe catholique, thomiste et maurrassien.

Mais en 1926 survient la condamnation de L'ACTION FRANÇAISE. Maritain, qui est ambitieux et qui sent le vent tourner, entreprend de justifier philosophiquement cette iniquité dont notre Père nous répétait souvent qu'elle fut peut-être la pire injustice de toute l'histoire de l'Église. Dans un article signé "*AMICUS*", en 1951, il constatait ainsi : « *Maritain est devenu, avec des manies thomistes et des prétentions à l'orthodoxie étonnantes, le docteur de la Révolution.* »

INDIVIDU ET PERSONNE.

La Révolution au nom du Docteur angélique ? Comment est-ce possible ? C'est ici qu'il faut exposer une théorie absurde que Maritain inventa en 1925, avant même sa trahison donc, et par laquelle il s'imaginait soutenir le "nationalisme intégral" de Maurras, en réfutant l'individualisme protestant, tout en évitant l'excès inverse du collectivisme. Dans cette alternative périlleuse, pour être sûr de ne glisser ni d'un côté ni de l'autre, Maritain va embrasser ces deux erreurs à la fois. Comment donc ? En distinguant, dans l'être humain, son **individu** et sa **personne**. En tant qu'individu, l'homme est une partie du tout, il est subordonné à la société. Mais en tant que personne, il lui échappe totalement ; il est lui-même un tout et c'est la société qui lui est subordonnée. Cela se résume dans cet aphorisme de Vialatoux – oui, ce fameux Vialatoux dont Mamine délivra son fils de dix-sept ans ! – « *Si l'individu est pour l'univers, l'univers est pour la personne.* » À ce point de vue, les Droits de l'homme sont supérieurs même à ceux de la société.

Et notre Père de commenter : « C'est absurde. Tel le cachalot, au-dessus, au-dessous de la vague, s'immerge, puis émerge, voilà l'homme au-dessous de tout comme individu, au-dessus de tout comme personne ! Ne sera-t-il pas tenté d'invoquer sa dignité de personne pour fuir ses devoirs, puis de rappeler les autres à leur condition de tristes individus pour leur faire honorer ses droits et servir ses caprices ? Non, non, c'est grotesque ! » (CRC n° 176, avril 1982, p. 7)

Qu'importe ! Maritain va alors mépriser l'individu et exalter la personne. Ce faisant, il faut remarquer qu'il demeure dans la ligne du substantialisme d'Aristote et de saint Thomas. En effet, l'**individu**, c'est l'être corporel, sa matière, qui supporte ses accidents : les caractères physiques, le tempérament, le sexe, la race, toute l'hérédité et les relations, dont Aristote lui a appris à se désintéresser : détails que tout cela ! La **personne**, en revanche, c'est l'âme, l'être spirituel appelé à réaliser en plénitude l'idée d'Homme, qui seule intéresse le philosophe aristotélicien et dont Maritain ne se lassera plus de célébrer la conscience de soi, l'indépendance, l'autonomie, la liberté, en face de Dieu qui l'a créée à son image et comme son égale !

Maritain en viendra à enseigner que la vie de l'homme, sa dignité, consistent à se libérer de ses contingences matérielles individuelles – sa famille, sa nation... – selon la "loi de transcendance, ou de transgression" pour "surexister", au centre de l'univers, en face de Dieu.

En 1927, il écrit *PRIMAUTÉ DU SPIRITUEL* qui récuse la politique nationaliste de L'ACTION FRANÇAISE, basée sur l'empirisme organisateur et la recherche du bien commun autour duquel Maurras fondait son

compromis nationaliste. Tout cela, relève des contingences matérielles de l'individu ! Et Maritain va donner aux catholiques le dégoût de la politique. En revanche, il appelait chaque personne à épanouir ses facultés spirituelles, à se mettre au service du Pape et de son Action catholique. Il s'agissait, selon lui, « *d'opter entre l'esprit de Philippe le Bel* [entendez la politique réaliste de bien commun, Maurras et son "politique d'abord"] *et l'esprit de Jeanne d'Arc* ["Dieu premier servi"... et non pas la nation] ». Comme si le service de Dieu s'opposait au bien commun national ! C'est un faux dilemme, explique notre Père : la politique réaliste n'est pas une mauvaise chose, elle s'accorde avec la vraie mystique contre la Révolution sous toutes ses formes.

LA CHRÉTIENTÉ PROFANE.

Mais Maritain ne s'en tiendra pas là. En fait de dégoût de la politique, il va s'empresse d'y revenir. Mais pas n'importe quelle politique... En effet, la dignité de la personne humaine ne peut supporter un autre régime que la **démocratie**, puisqu'elle seule reconnaît sa souveraineté ! Avec de telles idées, Maritain et ses disciples vont se sentir plus proches des idéalistes de gauche et de tous les courants exaltant un humanisme héroïque que du réalisme de droite. Voici ce qu'il écrivit en 1936 : « *La sainteté chrétienne n'aura-t-elle pas à travailler là aussi où travaille l'héroïsme particulier de la faucille et du marteau, ou du faisceau, ou de la croix gammée ?* » Il faut le lire noir sur blanc pour y croire !

Et ce ne sont pas des mots en l'air, car au même moment, il prend parti pour les rouges d'Espagne, contre Franco et sa Croisade nationale catholique. Pendant l'Occupation, il s'enfuit lâchement aux États-Unis d'où il vitupère le Maréchal et exalte la Résistance. Le 14 juillet 1943, il proclame : « *La Résistance française a été l'occasion d'un rapprochement d'une importance extraordinaire, où les hommes de la Révolution française et les hommes de la foi et de l'espérance chrétiennes se sont reconnus. Ces chrétiens comprennent que l'inspiration démocratique procède en définitive de l'inspiration évangélique, si laïcisée, si déformée qu'elle ait pu être souvent. Ces démocrates comprennent que l'inspiration chrétienne peut faire des défenseurs indomptables de la liberté et des droits de la personne humaine.* »

Maritain jubile : dans la Résistance s'opère la réconciliation des deux traditions jusqu'alors opposées : « *la tradition qui a fait de la France l'apôtre de la foi et de l'Évangile parmi les nations, et celle qui a fait de la France la messagère de la démocratie et de la liberté ; la tradition de Jeanne et la tradition des Droits de l'homme.* » (message du 30 septembre 1943)

De cette réconciliation doit naître la cité future

dont il rêve et qu'il appelle la **Chrétienté profane**. Contradiction dans les termes ? Pas pour lui. Il déclare que la marche de l'humanité de la Chrétienté dite "sacrale" – la Chrétienté médiévale – à une société profane est irréversible. Il s'agit pour l'Église de s'en faire l'inspiratrice, d'imprégner la démocratie de l'esprit évangélique dont le noyau est, selon lui, la reconnaissance de la dignité de la personne. Tel est *L'HUMANISME INTÉGRAL*, titre de son maître livre en 1936, qu'il oppose au "nationalisme intégral" de Maurras. Le dénominateur commun sur lequel tous les partis, toutes les idéologies, toutes les religions et irrégions peuvent collaborer, ce n'est plus le bien commun de la nation, mais la promotion de la personne humaine. Lui-même collaborera d'ailleurs à la rédaction de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, en 1945.

Tout cela ne vous rappelle-t-il rien ? C'est déjà le **MASDU** que Paul VI imposera au concile Vatican II.

En effet, pour achever cette évocation de Maritain, il faut ajouter que revenu en France lors de la Révolution de 1944 pour participer au régime d'épuration, il fut nommé ambassadeur au Vatican de 1945 à 1947. Épris de démocratie chrétienne, il y noua amitié avec un certain Monsignore Montini qui traduira en italien son *HUMANISME INTÉGRAL*, avant d'en répandre la teneur dans l'Action catholique étudiante italienne dont il est l'aumônier, puis, une fois conquis le trône pontifical, dans toute l'Église. Le 8 décembre 1965, pour représenter les philosophes et la pensée humaine lors de la grande apothéose qu'il organisait pour célébrer la clôture du Concile et sa nouvelle religion, Paul VI fit appel à son maître et ami, Jacques Maritain, père spirituel de la subversion démocrate chrétienne.

« *Tel est, conclut notre Père, en fin de course d'un aristotélisme qui partit d'un si bon pas, la révolte, l'anarchisme, l'orgueil insensé du personnalisme (chrétien) professé par cette école "néothomiste", dont le plus brillant fleuron était ce Jacques Maritain, qui aimait à répéter : "Malheur à moi si je ne thomise !" Il y a là, quand même, un énorme problème !* » (CRC n° 176, avril 1982, p. 11)

Le jeune séminariste Georges de Nantes, qui butait sur la définition de la personne selon Aristote et saint Thomas comme une substance individuelle, dans le mépris de ses relations et au profit de sa seule essence – l'idée d'Homme –, avait donc en Maritain l'exemple des monstruosité auxquelles elle pouvait mener.

Alors que faire ? Abjurer saint Thomas ?

LABERTHONNIÈRE REJETTE SAINT THOMAS.

Certains l'avaient tenté et, poursuivant ses recherches, notre Père fit cette découverte : « Cette attention amoureuse à l'être singulier, à la personne

individuelle, dont Aristote déclare qu'il n'y a pas de science et dont il se désintéresse, cette application à comprendre et tout au moins à marquer d'un caractère propre l'être concret quel qu'il soit, Dieu, ange, homme ou microbe, atome, électron ; ce goût du devenir des individus, de l'histoire ; cette observation de la destinée de chacun et les réflexions qu'on peut faire sur elle, tout cela, je découvris que d'autres en avaient eu la hantise à travers les siècles... chez l'adversaire ! » (CRC n° 170, octobre 1981, p. 11) Chez tous ceux qui avaient rejeté la philosophie d'Aristote et de saint Thomas !

L'exemple le plus instructif que rencontra notre Père dans ses recherches est celui de LABERTHONNIÈRE, au début du vingtième siècle. Avec génie, ce prêtre moderniste stigmatisait « l'idéalisme grec », admis par saint Thomas, sa bête noire : cet idéalisme grec se détourne inéluctablement des individus concrets et de leur histoire, pour s'évader dans le monde des idées, des natures pures, immuables et parfaites, mais inexistantes comme telles. C'est ainsi qu'il sacrifie la Vie aux Idées. Laberthonnière y oppose le réalisme chrétien. En effet, la Bible nous révèle un Dieu vivant, personnel, créateur et Providence qui donne un sens à chacune des existences individuelles.

Tout cela est excellent. Malheureusement, ce moderniste qui voulait satisfaire les prétentions de l'homme moderne avait pour croyance fondamentale qu'il y a du divin en l'homme. De là son *immanentisme* – c'est-à-dire que l'homme se crée à lui-même sa propre vérité –, son *personnalisme* outré jusqu'au culte de l'homme et, en fin de course, son *démocratie* fanatique. Sur une telle base, ayant détruit Aristote et saint Thomas, Laberthonnière fut incapable de rebâtir une nouvelle philosophie solide.

Quelques années plus tard, notre Père remarquera que cette religion qui plaît au monde moderne, c'est exactement le « *culte de l'homme qui se fait Dieu* » que proclama Paul VI lui-même, à la clôture du Concile le 7 décembre 1965 ! Exactement comme Maritain, pourtant parti d'un principe aristotélicien tout opposé. Pour aboutir à la même anarchie mentale, morale et sociale !

Réhabiliter les individus concrets négligés par Aristote et saint Thomas conduirait-il donc fatalement au culte de l'homme ?

À moins, pense notre Père, de définir la personne humaine, à l'image des Personnes divines, par ses relations et non comme un tout indépendant !

LE MODERNISME THOMISTE

D'UN NOUVEAU SAINT THOMAS.

Notre Père poursuit le récit de ses recherches philosophiques : « Ainsi je fus retenu, par grâce, parce que j'avais constaté le néant des reconstructions moder-

nistes, au contraire parce que j'avais appris et vérifié l'inébranlable vérité du substantialisme aristotélicien, de céder à l'esprit de nouveauté et de révolution, même *copernicienne*. Pas un instant je n'eus la pensée de rejeter la scolastique pour lui substituer un autre système. Pas un seul de ceux qui l'avaient tenté n'y était parvenu, et tout me déconseillait de procéder ainsi (...).

« Je n'avais pas l'idée de détruire Aristote et saint Thomas, je n'avais pas la prétention de les surpasser. Je demandais seulement la permission de réviser quelques points que j'eusse préférés mineurs. La vérité m'obligeait à avouer : quelques points fondamentaux, capitaux, de la plus vitale importance pour la foi de tous et la mystique catholique, pour la métaphysique et la physique, pour la morale et les sciences humaines, pour la politique dont dépend le sort des nations. » (CRC n° 170, octobre 1981, p. 12)

C'est alors qu'il va voir se dresser contre lui le bataillon des PHILOSOPHES THOMISTES : *mais saint Thomas est le plus grand des Docteurs de l'Église, le Docteur commun ! Nul ne peut s'en écarter sans tomber dans l'hérésie, ce sont les Papes qui l'ont dit ! Et vous prétendez faire mieux que lui ? Quel orgueil !* Ces thomistes étroits, intégristes, passionnés, n'admettent pas la moindre critique contre leur maître dont ils tiennent la doctrine pour absolument parfaite et infaillible.

En 1952, le premier auquel se heurta notre Père fut le chanoine Lallement, son professeur de métaphysique à la "Catho", qui patronnait sa thèse sur *la Structure métaphysique de la Personne dans l'œuvre de saint Thomas d'Aquin*. Quand toute une génération d'étudiants délaissait le Docteur angélique, le jeune abbé de Nantes était son meilleur élève et le Père Lallement l'aurait volontiers vu lui succéder sur sa chaire.

« Ma thèse étant plus qu'aux deux tiers rédigée, il me sembla convenable de lui en présenter quelque chose, pour savoir si je n'avais pas couru en vain. Rendez-vous pris, je le rencontrai. Je n'avais prudemment apporté que les deux petites pages de la table des matières. Je lui expliquai brièvement ma critique des Catégories d'Aristote au chapitre de la relation. Déjà il tiquait. D'un ton moins ferme, j'entrepris ma critique du substantialisme de saint Thomas et de sa gêne à y situer quelque part la relation de création... Son visage se figea. Je continuai cependant. Mais au bout de quelques phrases, faisant la plus horrible moue dégoûtée que j'aie jamais vue à quelqu'un, "*J'ai été désigné dans cette faculté de philosophie par Rome, me dit-il, précisément pour barrer des travaux de cette sorte.*" Et me regardant de ses yeux ternes de vieillard inquisiteur, il me rendit mes deux feuilles de papier dont il n'avait lu que les premières lignes. Je m'enfuis plutôt que je ne m'en allai. » (*ibid.*)

Notre Père osait critiquer saint Thomas, cela suffisait à le barrer pour modernisme, sans chercher à comprendre. Mais oui ! Les modernistes attaquent saint Thomas. Or de Nantes critique saint Thomas. Donc de Nantes est moderniste !

Plus de trente ans plus tard, en 1986, un autre thomiste de la même espèce se dressera contre notre Père et rédigera un pamphlet intitulé : « *Pour l'honneur de saint Thomas d'Aquin et de l'Église, maîtresse de vérité, critique totale de la morale totale de Monsieur l'abbé Georges de Nantes* » ! Sous ce titre ambitieux, ce jeune philosophe, que notre Père surnommait "l'Écolâtre", prétendait venger saint Thomas et Aristote des critiques de notre Père, mais sans même mentionner les nouveautés qu'il proposait et, en particulier, la place nouvelle accordée à la relation.

Plus grave : incapables de sortir de leur thomisme étrié, les thomistes répètent et outrent les théories les plus insoutenables d'Aristote conservées par saint Thomas : telle l'individuation par la matière. Qu'est-ce qui distingue deux vrais jumeaux, demandait par exemple, non sans quelque malice, Georges de Nantes au Père Lallement ? La matière ! « *Materia signata quantitate* », répondait-il avec la moue affreuse de sa bouche de chameau ! La matière signifiée par la quantité. Comme deux boîtes de sardines ! Mais notre âme, n'est-elle pas individuelle ? C'est d'un matérialisme révoltant ! Et l'on pourrait ainsi multiplier les exemples des aberrations aristotéliennes défendues mordicus par les thomistes.

DES PIERRES D'ATTENTE CHEZ SAINT THOMAS.

Ne nous méprenons pas : au plus fort de ses polémiques contre les philosophes thomistes, notre Père conservait toute son admiration pour saint Thomas. D'ailleurs, ce saint mesurait lui-même les contraintes que le système d'Aristote qu'il était chargé de "baptiser" imposait à notre représentation du monde et même à notre foi, en *réduisant le réel à un système rationnel*. Saint Thomas avait accepté l'incontournable, en attendant mieux, afin de contrer les néo-païens de son temps et en considération de l'immense progrès que son système allait apporter à la pensée occidentale. Et par loyauté, ces éléments que son système négligeait, il les mentionna, de-ci, de-là, en marge, comme des pierres d'attente.

Pour faire comprendre son attitude vis-à-vis de saint Thomas et des thomistes, notre Père prenait cette comparaison : « *Quand j'étais gamin, à quatre ans, à Bizerte, on voyait, les jours de fête, défiler des petits chars d'assaut, les chars Renault, qui avaient été utilisés sur le Chemin des Dames, dans la bataille de Champagne et qui étaient prêts à envahir l'Allemagne en 1918. On les faisait défiler en 1928, comme les instruments de la victoire et ce sera encore eux*

en 1938, alors que la technique les avait rendus obsolètes et nous irons à la défaite. C'est Pétain qui les avait voulus en 1916, mais en 1939, la République envoyait avec eux nos gens à la mort. » (sermon du 7 mars 1996) De même les écolâtres thomistes encroûtés, qui répètent depuis sept cents ans la même philosophie qui n'intéresse plus personne.

La conséquence de cette bêtise du Père Lallement et des thomistes refusant d'examiner la métaphysique de notre Père est désolante : « *J'étais convaincu, écrit-il en conclusion de son premier cours de métaphysique, qu'il y avait là une vérité spéculative certes, mais d'une urgence vitale pour l'avenir du monde en raison de ses prolongements moraux et politiques. Si elle ne faisait pas sa trouée, ce serait Maritain qui deviendrait le grand mentor de la pensée ecclésiastique, et ce serait la ruine de l'Église et des nations.* » (CRC n° 170, octobre 1981, p. 12) Et c'est bien ce qui advint avec le Concile.

C'est cette métaphysique de notre Père qu'il nous reste à étudier plus en détail.

LA MÉTAPHYSIQUE TOTALE UN EXISTENTIALISME RELATIONNEL

En 1974, achevant un article de la CRC par lequel il célébrait le septième centenaire de la mort du Docteur angélique, notre Père déclarait que face à la contestation des modernistes d'une part, en quête d'une religion vivante, et des personnalistes de l'autre, soucieux de réhabiliter la singularité des êtres, saint Thomas aurait sans doute su baptiser encore la nouveauté comme il avait baptisé Aristote.

Et de conclure : « Si quelque jour le Christ envoie un nouveau saint Thomas à son Église, celui-ci s'affirmera sans aucun doute moderniste, avec force et sérénité, d'un modernisme thomiste, cependant, très fidèle aux héritages conjoints d'Aristote et d'Augustin, hors desquels il n'est plus de tradition humaine ni chrétienne. Mais son génie ouvrira sans doute plus largement la synthèse thomiste à la plénitude de l'Évangile, achevant le baptême et la confirmation d'Aristote ! » (CRC n° 80, mai 1974, p. 14)

C'est précisément cette œuvre qu'accomplit notre Père, réussissant la haute conciliation du thomisme et du personnalisme moderne. Le nouveau saint Thomas, c'est lui ! Il exposa cette doctrine publiquement en 1981, dans ce qu'il intitula sa "*Métaphysique totale*", qu'il nous reste à survoler brièvement, afin de mesurer à quel point elle constitue une libération – mais non pas un reniement – du thomisme.

LE CHOC DE L'EXISTENCE.

Tout part du choc de l'existence, de l'intuition de l'être. En cela, notre Père se montre disciple de saint Thomas qui, le premier, avait mis en lumière ce

principe métaphysique de l'existence, en complément de celui de l'essence. Mais tandis que le Docteur angélique ne la faisait intervenir qu'au terme d'un raisonnement subtil, pour compléter Aristote, notre Père, en revanche, sept cents ans plus tard, en fait son intuition première, qui nourrit toute sa méditation métaphysique.

Ainsi, notre Père, d'emblée, accepte tout le réel, tout ce qui existe. C'est pour cela que sa métaphysique sera totale. Tandis qu'Aristote, en contemplant le foisonnement des êtres de l'univers, se dépêchait d'y discerner des substances dont il dégagait par abstraction les essences, négligeant le reste. Il abandonnait la réalité pour n'en garder que des idées qui n'existent même pas en tant que telles.

Deuxièmement : cette existence des êtres est mystérieuse et bouleversante. En effet, exister est une valeur absolue, infiniment précieuse, par rapport à la non-existence. Pour le faire comprendre, notre Père prenait l'exemple des parents : ils préparent le berceau pour un bébé qui n'existe pas encore. Et puis un beau jour, le voilà dans le berceau. Il existe : quelle différence prodigieuse ! C'est ce qu'exprime le rapport mathématique de l'un au zéro : 1 sur 0 égale l'infini ! Et pourtant, cette existence si précieuse est en même temps limitée et fragile, elle peut s'interrompre. Ce petit bébé est si petit et faible ! Son existence est fragile : on dit qu'elle est *contingente*. Tout cela, les existentialistes modernes comme Sartre l'avaient bien vu, mais ils n'avaient pas su aller plus loin, déclarant tous ces êtres absurdes, sombrant dans un esthétisme ou un sentimentalisme stériles.

Tandis que notre Père, dans son intuition de l'existence des êtres contingents découvre l'Être nécessaire, infini, absolu, source de tous les êtres de l'univers. C'est cet Être avec un E majuscule qu'on nomme Dieu. En langage biblique Il est JE SUIS, en hébreu : *Yawheh*. Ce contact immédiat est beaucoup plus impressionnant, bouleversant que les raisonnements de la philosophie classique qui parviennent de manière indubitable, certes, mais combien laborieuse, à la certitude rationnelle de l'existence de Dieu.

LA RELATION DE CRÉATION.

Faisons un pas de plus : JE SUIS, Être nécessaire et source des êtres de l'univers, les fait surgir dans l'existence par une relation de *création*. Avant d'être une substance, avant même d'exister, je suis le terme d'une relation de Dieu qui me crée. Cette *relation d'origine* contient tout le secret de mon être singulier : je suis une œuvre de Dieu ! C'est un immense progrès par rapport à ce païen d'Aristote qui, en considérant d'abord la substance, hors de ses causes, n'avait même pas l'idée qu'elle était créée !

Et comment ce don de l'existence nous singularise-t-il ? Par notre position dans l'univers : Dieu nous crée parmi d'autres êtres, en relation avec eux. Dieu nous crée dans un réseau de relations qui mesurent notre existence et qui sont dites constitutives de notre être. La première de ces relations, c'est celle avec nos parents qui nous procréent avec Dieu. Voilà pourquoi notre Père qualifiait sa métaphysique : un *existentialisme relationnel*.

Mais c'est une véritable révolution par rapport au substantialisme aristotélicien ! Car pour Aristote, c'est la substance qui est première. Et ensuite, il observe que cette substance peut éventuellement être en relation avec d'autres, relations dites accidentelles, car elles n'affectent en rien notre nature. Comme si être en relation avec Dieu créateur et avec nos parents était accidentel !

Mais alors, qu'est-ce qui nous singularise, selon Aristote, si ce ne sont pas nos relations ? Nous l'avons dit à propos du chanoine Lallement : la matière ! Et saint Thomas acceptait cela ? En fait, il avait bien conscience de ce problème, mais sa mission était de récupérer Aristote, pas de le bouleverser. Et d'ailleurs, une recherche très approfondie permet de découvrir son aveu, au détour d'une question disputée : si dans l'ordre logique la substance est première, dans l'ordre de l'existence, en revanche, c'est la relation qui est première (cf. CRC n° 173, janvier 1982, p. 10-11). C'est l'exemple d'une pierre d'attente, en périphérie de son système, afin de permettre de l'élargir un jour. Mais personne n'a su l'exploiter avant notre Père.

LA VALEUR DE L'ÊTRE DANS LE MONDE.

Scrutons maintenant nos relations horizontales avec l'univers. Une métaphysique des substances aboutit à une opposition irréductible de la partie et du tout ; selon que l'on fixe son attention sur la multitude des êtres de l'univers comme autant de substances distinctes et autonomes, ayant leur fin propre, ou bien sur les ensembles que ces êtres composent et, suprêmement, sur l'univers entier comme un tout cohérent, indivis, un seul être substantiel. La philosophie classique a ainsi erré entre les deux extrêmes du *collectivisme* d'une part – l'individu n'existe que pour l'univers – et de l'*individualisme* forcené d'autre part, anarchique, démocratique : c'est le tout, la famille, la nation qui sont à mon service.

Revenons à la métaphysique relationnelle de notre Père. Certes, nous avons une *essence*, c'est Aristote qui l'a dit, cela reste vrai. Deuxièmement : nous sommes une essence à qui Dieu donne l'*existence* : c'est l'apport de saint Thomas. Et notre Père complète, troisièmement : Je suis une essence à qui Dieu donne l'existence, en la mesurant sur la

situation qu'il lui a donnée dans l'univers et en particulier, pour les personnes, dans la famille humaine. La synthèse de toutes nos relations, qui détermine un service à accomplir dans le monde et dans l'histoire, une vocation, c'est notre **valeur**.

La révolution copernicienne opérée par notre Père en remarquant la primauté de notre être **relationnel** sur notre essence qui n'en est que l'instrument résout la fausse opposition entre les substances, entre les individus et l'univers. Être plus, "surexister", comme dit Maritain, ce n'est pas bâtir égoïstement son *moi* selon la loi de "transgression", mais c'est honorer nos relations filiales et en créer de nouvelles. Développer son être relationnel et servir les autres, et le tout, c'est tout un !

Dès lors, notre Père pourra enseigner une morale renouvelée, une **MORALE TOTALE**, qui est une morale des relations. Et il en découle une **POLITIQUE TOTALE**, qui étudie comment chaque homme doit réaliser sa mission au service de la cité ainsi que les conditions de la vie de la communauté nationale. La métaphysique du Père vient ainsi en renfort de l'empirisme organisateur de Maurras qui observait bien que la société est constituée par « *une immense réciprocité de services* ». Elle résout même la contradiction interne d'Aristote qui, en marge de son système substantia- liste, enseignait que l'homme est un animal politique, c'est-à-dire un être relationnel. De proche en proche, toutes les sciences sont transformées par cette nouvelle métaphysique, relationnelle ! Nous entrons dans une nouvelle civilisation !

LA FIN DE L'HOMME, LA FIN DU MONDE,

DIVINE ORTHODROMIE.

Tant que tous les êtres humains n'ont d'autre vocation que de réaliser l'essence d'homme pour enrichir cette idée abstraite de nouvelles illustrations, on sacrifie la destinée des personnes à la perfection de l'idée et l'histoire n'a aucun intérêt.

En revanche, nous voyons maintenant grâce à notre Père que notre fin est de développer au maximum notre être relationnel. Et, par suite, le destin du monde est de se construire à son tour en une communauté d'existence universelle. La gloire de Dieu, ce n'est pas la pyramide des idées comme une grande machine qui tourne en rond de siècle en siècle, mais c'est la constitution dans l'histoire de cette communauté d'existence, de ce corps mystique. L'abstrait s'efface devant le concret, devant l'histoire.

C'est ainsi que notre Père mettra en lumière ce qu'il appellera l'**orthodromie divine**, c'est-à-dire la mise en œuvre dans l'histoire du dessein divin. Dès lors, il enseignera une **HISTOIRE VOLONTAIRE**, ce qui signifie qu'il étudiera les événements selon leur concours ou leur opposition au règne de Dieu.

Vous avez peut-être remarqué que, jusqu'à présent, nous n'avons pas parlé de religion ; nous sommes demeurés dans le domaine de la raison naturelle. Néanmoins, la métaphysique de notre Père nous fait désirer suprêmement entrer en relation avec Dieu qui se révèle à nous, soutenant chacun dans l'être, comme son Créateur, personnel, vivant, aimant. Et la **THÉOLOGIE** est à son tour renouvelée, avec des nouveautés suffocantes. En effet, une métaphysique des substances imagine Dieu, l'Être suprême, comme une substance, lui aussi fermé sur lui-même, mais transcendant. Elle en déduit que Dieu ne peut pas être en relation réelle avec nous – et pour quoi faire, puisqu'il est si parfait en lui-même ? – que Dieu ne connaît que l'idée qu'il se fait de nous, cela lui suffit ! D'où, bien sûr, une sclérose de la théologie en contradiction constante avec ce que Dieu nous a révélé de lui-même dans la Bible : un Dieu qui est en relation avec les hommes et qui est même en relation en lui-même, dans la Sainte Trinité. La métaphysique relationnelle de notre Père triomphe donc en Dieu même !

CONCLUSION

« *La soumission est la base du perfectionnement.* » L'attitude de notre Père vis-à-vis de saint Thomas est une illustration de cette maxime très relationnelle d'Auguste Comte qu'il aimait citer. En effet, notre Père a commencé par se mettre à l'école de saint Thomas d'Aquin, s'imprégnant de son esprit avec enthousiasme. Lorsque ses intuitions personnelles lui en ont révélé les points faibles, il n'a pas rejeté cette philosophie comme tant de novateurs pour bâtir orgueilleusement son propre système. Au contraire, il s'est appliqué à intégrer sa propre nouveauté dans la philosophie thomiste afin de la corriger, de l'élargir, de la perfectionner. C'est ainsi que sur le fondement de sa métaphysique relationnelle, il a construit la "cathédrale de lumière" de sa doctrine totale, "*in medio Ecclesiae*", selon l'expression utilisée pour les docteurs de l'Église. Sept siècles après saint Thomas, qu'on surnomme le Docteur commun, pour signifier l'universalité de son enseignement, notre Père n'est pas simplement son disciple, mais il est son successeur, suscité par Dieu à l'heure de la grande apostasie afin de préparer la renaissance de l'Église.

Son ami, le Père Hamon, l'avait bien compris. Cet ancien procureur général des eudistes à Rome, qui avait participé aux travaux du Concile à titre de traducteur, lui écrivait en effet en 1994 : « J'ai dans l'idée que vos *Opera omnia*, équivalant à une véritable "patrologie", constitueront la *Summa theologia* de l'ère nouvelle, dans l'Église. »

(Père Guy de la Miséricorde.)

HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE

« *Savoir l'histoire pour le simple plaisir de la savoir serait assurément la plus vaine des entreprises.* » Parole assurément très sage. Elle est de Maurras. C'est pourquoi un nouveau livre va bientôt nous offrir une *HISTOIRE DE FRANCE*, signée Georges de Nantes, sortie de notre Imprimerie. Cependant, ce n'est pas pour le simple plaisir de "savoir", mais dans la nécessité urgente de savoir pour "pourvoir", à l'heure de Dieu, au service de l'Église et de la France qui est sa "Fille aînée".

Lisons encore Charles Maurras dans la *GAZETTE DE FRANCE* du 11 août 1904 ; c'est un aveu : « *L'histoire universelle en son détail est impossible, et la loi d'ensemble qui la simplifierait et la condenserait en une grande et forte leçon, cette loi générale ne me paraît pas découverte.* »

C'est le mérite de l'abbé de Nantes de l'avoir découverte. Elle tient en une proposition : « *L'histoire de France est au centre de l'histoire universelle.* » Mais pour le comprendre, « *Il faut récrire l'histoire de France comme une Histoire sainte !* »

C'est à cette œuvre de vérité que notre Père s'est attelé, et frère Pierre à sa suite pour le Canada français, éclairé par sa foi vive héritée et enrichie par des siècles d'une tradition résolument catholique et française toujours.

Telle est l'origine de ce livre, d'un ouvrage qui est donc en toutes ses parties l'œuvre de notre Père. En effet, après avoir prononcé à Paris une conférence magistrale, résolument catholique, sur notre histoire de France, notre Père en rédigea une première partie pour ses lecteurs dans son numéro spécial de mars 1984 (CRC n° 198). Pressé par les nombreuses demandes de ses amis et lecteurs, il se remit à cette étude passionnante autant que nécessaire quelques années plus tard, de manière systématique et approfondie pour la mener jusqu'à nos jours.

Et c'est ainsi que pendant près de huit années, d'octobre 1988 à juin 1996, notre Père donna une série de conférences à la Mutualité, intitulées "*HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE*".

À sa suite et sous sa conduite avisée, cette étude de notre histoire a été poursuivie par nous ses frères, ce qui donna lieu à des *camps de la Phalange* passionnants : camps sur le Maréchal, sur la prétendue "libération" de 1944, sur la guerre d'Indochine, puis sur la guerre d'Algérie. Sans oublier les camps itinérants de frère Gérard, camps *Notre-Dame des Tranchées*, qui ont été de véritables pèlerinages à nos héros de la Grande Guerre, à l'occasion du centenaire de leur martyre.

À l'école de notre Père, le présent ouvrage est

donc le rappel, en 600 pages, des quinze siècles de notre histoire nationale, depuis la Gaule romaine jusqu'à notre triste aujourd'hui.

L'*HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE* de l'abbé Georges de Nantes ne laissera personne indifférent : on sera pour ou contre : « *La vie n'est pas neutre*, disait le maréchal Pétain, *elle consiste à prendre parti hardiment !* » Notre Histoire de France n'est pas neutre, c'est un combat entre la Vierge et le Dragon, qui décidera au final qui, de l'Immaculée ou de Satan, possédera le royaume de France.

Notre Père, entend écrire une histoire *volontaire*. à savoir qu'il s'engage *volontairement* et hardiment, au nom de sa foi, à raconter notre Histoire de France du point de vue de la Vérité divine et du bien moral humain qui en découle

Il pose en principe de toute son étude : « *Pour nous, préalablement acquis à la foi catholique et spectateurs émerveillés de l'orthodromie générale de l'œuvre divine dans l'univers et dans le cours de l'histoire humaine, dans cette masse d'événements qui constitue l'histoire de notre pays, la France, ce qui nous importe, ce n'est pas l'évolution des modes, de la cuisine, des traditions, du costume. Ce qui nous importe, c'est de retrouver dans l'Histoire de France ce que Dieu veut, pour y consentir, pour en applaudir les acteurs, et pour en soutenir l'œuvre.* »

C'est alors que son génie lui permet d'interpréter le cours de toute notre histoire, si chaotique qu'elle puisse parfois paraître, d'une manière cohérente, comme une course droite, qu'il appelle *orthodromique*. L'histoire prend alors relief et figure, mais relief chrétien, figure catholique :

« *Vous êtes sûrs que Jésus-Christ Fils de Dieu s'est incarné*, continue notre Père, *que Jésus-Christ a sauvé les hommes par sa Croix, qu'il a fondé son Église à qui il a donné le Saint-Esprit en apanage, en exclusive. Nous savons qu'il y a là une force divine. Et maintenant, nous regardons la France. Quelles ont été les relations de la France, de cette population qui se succède de génération en génération sur cette terre qu'on appelle la Gaule puis la France, quelles ont été les relations de ce pays avec cette religion qui est la vraie, cette puissance de salut qu'est le Royaume de Dieu ?* »

Nous voulons étudier notre Histoire de France du point de vue de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, vrais Roi et Reine de France. À la lumière de la foi catholique, tous les événements divins et humains de notre histoire prennent place dans le grand dessein de Dieu sur notre nation et, par elle, sur le monde.

NAISSANCE GALLO-ROMAINE.

Premier choix à effectuer : quand faire commencer notre Histoire de France ? Nul besoin, en effet, de revenir à la préhistoire, ni même aux Celtes ou à « nos ancêtres les Gaulois », tant loués par notre école laïque et républicaine. Soyons intelligents : c'est la conquête de la Gaule par Rome civilisée qui va sortir ces peuples de leur barbarie et les constituer, pour la première fois de notre histoire, en une nation. Nous sommes gallo-romains !

Que les historiens contestataires ne viennent pas nous dire que le mal de la Gaule est d'avoir été conquise par les Romains ! Dieu veut que nous soyons des civilisés, par la grâce de l'ordre gréco-romain qu'il a établi dans le monde. Si César avait été vaincu par Vercingétorix, nous serions restés dans un état de barbarie et d'idolâtrie qui aurait été un obstacle à l'évangélisation. César était donc guidé par la Providence lorsqu'il fit de la Gaule une province romaine. C'est simple : Dieu a voulu que la Gaule soit romaine pour que la Gaule devienne chrétienne !

Quand Rome se retirera, l'Église demeurera. Seule structure vivante, qu'anime un zèle sans cesse renouvelé par la grâce du Christ sans qui nous ne pouvons rien faire ! c'est l'Église qui assure la continuité entre l'ancienne société policée et la nouvelle dont les Barbares sont les maîtres.

LA FRANCE CATHOLIQUE ET ROYALE

Car c'est l'Église qui, par ses évêques, a fait choix de Clovis, chef païen et non arien, qui l'a sacré en le baptisant, et a rallié ainsi sous son autorité de droit divin l'ensemble des populations gallo-romaines. Pourquoi ? Parce que le jeune chef franc, subjugué par le rayonnement de l'Église jusque dans l'âme de Clotilde, sa sainte épouse, a mis un genou en terre devant saint Remi et saint Avit. Quand, après la victoire miraculeuse de Tolbiac, Clovis est baptisé à Reims des mains de saint Remi, il reçoit l'onction du saint chrême. Il est ainsi établi héritier de l'onction d'huile sainte que le prophète Samuel conféra à David en l'an mille avant Jésus-Christ sur l'ordre du Dieu d'Israël, pour fonder sa dynastie.

Ainsi, le premier Roi catholique d'Occident scelle avec les évêques « *un accord dans un respect mutuel, une obéissance réciproque, tout inspirés de la Bible, de la sagesse des Pères de l'Église et de la tradition. C'est cela qui est cause de la France !* »

« UNE FOI, UNE LOI, UN ROI ! »

« *Les rois ont fait la France* », chantait l'Action française, oui ! mais c'est l'Église qui a fait les rois, l'Église a donc fait par eux, avec eux, la France. Elle se défait sans eux et sans elle ! C'est, depuis le baptême de Clovis, une constante de notre histoire, et la loi fondamentale du royaume de France.

Tous les contemporains en félicitent la France à

l'envi, s'enthousiasme notre Père. Heureuse France qui jouit d'une parfaite unité de croyance, de mœurs et de gouvernement. »

Ces trois fondements de notre nation vont développer mille ans de Chrétienté, couronnée par l'ascension de cette famille des Capétiens qui se confond avec l'ascension de la France, lente mais sage, droite, parfaitement simple et raisonnable, mystique et catholique enfin !

Du jour du premier sacre, le 3 juillet 987, jusqu'aux derniers moments de leur règne, ces Capétiens savent qu'ils ne jouissent de l'adhésion de leurs peuples qu'en raison de leur constant et sincère dévouement à Dieu, de leur souverain service de l'Église, et de leur incorruptible sentiment de la justice. Ils se gardèrent d'y manquer.

Saint Louis, Philippe le Bel sont les admirables figures de nos Rois Très Chrétiens, marquant l'apogée de ces mille ans de Chrétienté. Le Christ règne, dans toute une société soumise à sa Loi. La Foi chrétienne crée l'ordre intérieur, atténue tous les fléaux que les passions, la barbarie et la violence causaient aux âmes. Dès lors, les Ordres religieux sont florissants, les universités se développent, nos magnifiques cathédrales sont élevées partout à la gloire de Notre-Dame. Oui vraiment, le génie français est un génie chrétien !

LA RELIGION ROYALE.

Mais la mort de Charles IV, en 1328, met fin à ce « miracle capétien ». Un siècle de guerres, d'anarchie, de peste et de famine s'écoule, avant que le Ciel ne se prononce lui-même, par le plus grand miracle de notre histoire, tel qu'il n'est rien de semblable en aucun autre peuple : la geste de *sainte Jeanne d'Arc* !

Certains historiens ne veulent voir en Jeanne d'Arc que ses vertus et ses miracles, d'autres son génie militaire et politique, mais à qui considère tout le fait de Jeanne avec notre Père : « *Ses vertus, son énergie, ses victoires puis, après Reims, ses échecs, ses prisons, son procès, sa mort affreuse, tout va et court à un certain but que savent les êtres célestes qui la guident. Ce n'est pas l'expulsion des Godons hors de France, ce n'est pas la restauration de la monarchie, entreprises certes bonnes et géniales, mais qui ne sont pas œuvres d'apostolat chrétien ni de réforme ecclésiastique. Qu'est-ce donc ? C'est l'intervention de Jésus-Christ en personne dans notre histoire humaine, politico-militaire, en faveur du royaume de France. Bien plus, c'est, par le moyen de la libération du territoire et du sacre du Roi à Reims, le rappel éclatant et la manifestation de l'Alliance qui lie ce sang royal, cette dynastie, ce royaume à lui Jésus-Christ, comme vrai Roi de France et suzerain immédiat de ce roi terrestre et par lui de tous ses vassaux, comme de tout son peuple. »*

Impossible dès lors de comprendre notre Histoire, si l'on omet cette volonté signifiée par Jésus-Christ à son Royaume de France.

LA « RÉFORME ».

Cependant, après ces mille ans d'une Chrétienté incomparable, Satan est relâché de sa prison, comme l'annonçait saint Jean dans le livre de l'*APOCALYPSE*. Il en résulte une cassure irrémédiable dans l'histoire de l'Église, du monde et de la France aussi. En 1517, le protestantisme vient briser irrémédiablement cette Chrétienté.

Parallèle antithétique à notre histoire sainte, surgit alors une anti-France qui a pour but affiché la destruction de cet ordre millénaire et de ses fondements. La trilogie "*une Foi, une Loi, un Roi*" laisse place à une autre, impie, immorale : "*Liberté, Égalité, Fraternité... ou la Mort!*" Notre école laïque et républicaine se garde bien de nous rappeler cette ultime alternative, qui date de la révolution de 1789 et fit encore la loi en 1944.

Cette anti-France voue une haine séculaire à l'ordre millénaire de notre nation, catholique, royale et communautaire. Singerie diabolique, elle se fera maçonnique au lieu de catholique, démocratique plutôt que royale, enfin égoïste et sans âme, brisant l'harmonie de la communauté nationale.

C'est non seulement une sottise, mais c'est une impiété de croire que l'on peut s'entendre avec une telle puissance satanique. Quiconque veut pactiser avec le Diable, se fait toujours emporter au fond des Enfers.

Ce fut le tort immense de la politique inaugurée par FRANÇOIS I^{er}. Ce prince, si admiré aujourd'hui par nos libéraux pour son "*humanisme*", s'est parjuré en manquant au serment de son sacre. En renonçant à juger et proscrire la "*religion réformée*", il range la foi et l'hérésie au niveau des libres propos et opinions. Sans parler de son fol orgueil qui le pousse à faire alliance avec le Grand Turc, puis avec les princes luthériens d'Allemagne, pour prendre à revers Charles Quint, empereur catholique, par pure rivalité !

HENRI II qui lui succède reprendrait sans doute la voie des Capétiens directs, si un coup de lance ne mettait fin tragiquement à ce règne prometteur. Alors sa femme, Catherine de Médicis, s'adjuge le titre de "*gouvernante de France*", et gouverne de fait sous les règnes successifs de ses trois fils. Le royaume de France est livré à cette femme, aussi fourbe qu'impie : "*Florentine de malheur, Machiavel en habits de deuil, s'enflamme notre Père, cette vipère que tous les historiens et politiques ne cesseront de célébrer, fut, de toute l'histoire sainte du royaume de France, le plus mauvais génie qui s'y soit rencontré !*"

En un temps où les partis s'entre-déchirent et déchirent la France tout entière, celle qu'on appelle "*madame Serpente*" forme son parti à elle, sans foi ni loi, au-dessus du Roi.

Heureusement HENRI III est là, que notre Père nous fait aimer et réhabilite en puisant aux meilleures sources. Après onze ans d'une inaction calculée, pour

paralyser l'action néfaste des partis, celui de sa mère en premier lieu, Henri III surprend tous ses ennemis par un coup de majesté. Le 23 décembre 1588, il fait exécuter à Blois, par ses gardes fidèles, Henri de Guise le rebelle, dont le catholicisme affiché couvrait la plus basse des ambitions politiques. Paris et de nombreuses provinces s'insurgent, mais qu'importe au Roi ! Sa Foi l'éclaire et la Loi du sacre lui dicte sa conduite. Cependant, il sait aussi que seule l'expiation peut préluder à la pacification du Royaume, et il s'offre à Dieu en victime pour le salut et la paix de son peuple, à l'imitation de Jésus-Christ. Lorsque Jacques Clément le poignarde, en 1589, c'est en véritable martyr de la religion royale qu'il meurt, et son sang répandu est une bénédiction sur sa race et son peuple.

LA CONTRE-RÉFORME.

Cent ans plus tard, ce sera la grande promesse du Sacré-Cœur à Louis XIV, après un siècle, de 1589 à 1689, d'ascension du royaume de France vers des sommets de grâce et de gloire jamais atteints, ascension inspirée et soutenue par le merveilleux essor de la Contre-Réforme catholique dans l'Église.

Mais le diable ne relâche pas son étreinte, et l'inquiétant Sully demeure aux côtés d'Henri IV comme son plus mauvais génie, entreprenant une politique extérieure contraire à notre tradition comme à la géopolitique européenne.

C'est dans ce contexte que commence l'histoire de la Nouvelle-France, qui fera l'objet, à elle seule, d'un volume signé du frère Pierre de la Transfiguration.

Si la fondation de l'Acadie en 1605 s'inscrivait dans la politique extérieure de Sully, celle de Québec en 1608 est héritière de l'histoire sainte de France à la suite de la conversion de Champlain au contact des tribus autochtones : il ne sera plus question de venir limiter l'empire espagnol, il sera question désormais de convertir au Christ le continent à l'intérieur duquel Champlain s'enfonce en explorateur pour le compte du roi de France et du Christ dont il est le lieutenant.

Au règne suivant, après une régence tumultueuse, Louis XIII se révèle un saint roi. Mais tout près de lui, cette âme damnée de Richelieu poursuit le funeste grand dessein de Sully, lançant la France dans une guerre contre l'Autriche catholique.

Le combat s'engage autour du Roi, entre cette peste de Richelieu et le "parti dévot", de saint Vincent de Paul et du Père Joseph du Tremblay.

Après la consécration du Canada à saint Joseph, Champlain y obtient l'interdiction des protestants et la fondation de la Compagnie des Cent Associés pour coloniser les rives du Saint-Laurent. Notre-Seigneur et Notre-Dame y mettent la main en suscitant de saintes vocations au début des années 1630 : saint Jean de Brébeuf, sainte Marie de l'Incarnation, la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin sont les premiers

de la glorieuse liste des saints sans lesquels la Nouvelle-France n'aurait jamais vu le jour.

Cette prédilection du Ciel pour notre Canada n'est pas étonnante, puisqu'au même moment, par des apparitions et des révélations incontestables, le Ciel intervient en France. Notre-Seigneur offre au roi Louis XIII le moyen de sauver son trône, lui promettant la naissance d'un fils : *« Je veux aussi qu'il fasse honorer ma Mère en son royaume, en la manière que je lui ferai connaître. Je rendrai son royaume, par l'intercession de ma Mère, la plus heureuse patrie qui soit sous le ciel. »* Le 15 août 1638, à Abbeville, Louis XIII obéit à cette demande, en consacrant sa personne, sa famille et son royaume à la Très Sainte Vierge Marie. Le mois suivant, toute la France accueille dans une incroyable liesse la naissance d'un héritier : Louis Dieudonné ! le futur Louis XIV...

Objet de tant de faveurs célestes, le règne qui s'ouvre s'annonce de gloire et de splendeur ! Louis XIV en effet, est une merveille de la nature et de la grâce. Il remplit sa fonction royale avec raison, prudence, force et gloire.

L'histoire de la Nouvelle-France en est une illustration. Après une héroïque et lente implantation, la colonie ne devra son salut et son développement définitif qu'à sa salutaire intervention. En 1660, au récit que lui font saint François de Laval, premier évêque de la colonie naissante, et Pierre Boucher, délégué du gouverneur, le jeune souverain décide non seulement l'envoi du régiment de Carignan pour mettre fin à la guerre avec les Iroquois qu'excitaient les Anglais et les Hollandais, mais il fait de la colonie naissante une province de plein droit du Royaume, gouvernée par un Conseil souverain coprésidé par le gouverneur et l'évêque. Cas unique dans le royaume de France, qui suffit à établir que le jeune souverain avait compris l'esprit des fondateurs et voulait que la Nouvelle-France soit une terre de Chrétienté, reprenant en les régénérant les institutions de la mère-patrie, en particulier la seigneurie.

Ainsi gouvernée, selon un plan stratégique conçu pour contenir l'expansion anglo-protestante, la petite colonie va rapidement s'étendre le long de la vallée du Mississipi jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique et vers l'Ouest jusqu'aux Rocheuses.

Toutefois, l'opposition des gouverneurs aux évêques de Québec au sujet de la vente de l'alcool aux autochtones jette une ombre sur la colonie et reflète aussi les limites du règne du grand Roi. Si celui-ci a toujours soutenu l'évêque contre les gouverneurs, ceux-ci suivaient les ordres secrets du ministre Colbert, mercantiliste, qui n'envisageait la grandeur du Royaume qu'en fonction de sa prospérité économique. Au plus près du trône se jouait donc une guerre encore cachée, une opposition entre l'idéal de la chrétienté et la recherche d'une gloire et d'une prospérité toute humaine, sans l'aide de la grâce divine.

Mais en dépit de la mesure humaine des qualités de ce Louis Dieudonné qui jette dans une admiration sans bornes tous les historiens honnêtes, notre Père nous avertit que la mesure divine de sa prédestination, de sa vocation et de son destin, demeure systématiquement ignorée des historiens qui ne parlent des faits surnaturels que pour les rejeter au domaine des légendes ou des rêves incontrôlés de moines et de religieuses sans importance.

La vérité, toute contraire à ce parti pris d'impiété, est que le mystère central de ce Grand Roi est aussi celui du mystère de toute l'Histoire sainte de notre France moderne. Il ne se comprend qu'à la lumière des demandes du Sacré-Cœur transmises par sainte Marguerite-Marie.

En effet, en dépit des infidélités passées, ou plutôt comme remède à celles-ci, le Christ qui aime toujours la France prépare en cette année 1689, dans un temps où la charité de beaucoup s'est refroidie, quelque chose d'inouï, une sorte de renouvellement splendide de la religion royale.

C'est l'intime correspondance et union, explique notre Père, de la dévotion mystique au Sacré-Cœur, révélation de l'Amour ardent du Seigneur pour nous, et du caractère dramatique de son œuvre de rédemption du monde. Dévotion capable de mettre fin à toute hérésie et désordre, reconstituant la Chrétienté de jadis autour du roi de France prenant la tête des nations catholiques pour écraser les ennemis communs du Christ et de la France, pour instaurer le Royaume universel du Christ et de la Vierge, dans un concert véritable des nations.

« À la seule condition que disent un “oui” intime et sincère à l'Amour divin du Cœur de Jésus, qui ? Le roi, pour commencer ! et sa cour, l'ordre de la Visitation et celui des jésuites, le Pape et les évêques, l'immense peuple fidèle, rompant avec l'humanisme et le protestantisme du siècle précédent. »

Mais le roi-soleil refuse, par orgueil. En récusant le message de l'humble visitandine, Louis XIV savait-il bien qu'il bravait Dieu, et qu'il en cuirait au “fils aîné du Sacré-Cœur” de tenir tête à son Seigneur, le Christ, Roi des rois ? *« Cette dynastie, écrit notre Père, refusant cette grâce à son Dieu et Père infiniment bon, par la volonté du plus aimé de ses princes, les plus durs châtiments la frapperont en même temps que son peuple, jusqu'à ce qu'ils aient l'un par l'autre tant souffert, Démos contre César affrontés ! qu'ils se plient l'un et l'autre aux demandes du Cœur de Dieu et soient alors prodigieusement rétablis à la face des autres nations étonnées. »*

L'offre du Sacré-Cœur s'est heurtée à l'orgueil de l'homme ; et derrière l'homme en révolte contre Dieu se cache toujours Satan ! Dès lors, l'Histoire de France est une lente décadence, ralentie par des sursauts de grâces, saintement acceptées, car toujours

le Ciel nous tend des perches, pour ainsi dire, sans cesser de nous solliciter de nous convertir, de faire amende honorable à son Divin Cœur, toujours disposé à la miséricorde en faveur de la France.

Le règne de Louis XV s'ouvre par la régence du sinistre Philippe d'Orléans, son grand-oncle. Cette régence, c'est déjà l'esprit impie de Voltaire et des prétendues "*Lumières*" qui gagne la haute société. C'est une première prise de possession de la France par le diable.

Les répercussions en Nouvelle-France ne se font pas attendre. Si la fin du règne de Louis XIV voit la paix définitivement établie avec les "nations" amérindiennes, l'Angleterre va multiplier ses attaques. Avec une énergie farouche et bien souvent héroïque, ceux qu'on appelle maintenant les Canadiens, fortifiés par la foi et les sacrements, vont toutes les repousser, parfois avec l'aide visible du Ciel, comme lors de la bataille de la Monongahéla, quand la Reine des Cieux apparaît au-dessus des soldats français et de leurs supplétifs indiens, détournant les balles ennemies.

Il n'en sera plus de même, dans les mois qui suivront, tandis qu'à Versailles, sous les charmes séducteurs de madame de Pompadour, Satan tient le Roi prisonnier de ses vices.

C'est un favori de la Pompadour, le marquis de Montcalm qui reçoit la responsabilité de la défense de la Nouvelle-France, supplantant le gouverneur Vaudreuil, pourtant toujours victorieux mais grand dévot du Sacré-Cœur. Aussi, en 1759, la ville de Québec est prise et, en 1760, c'est la capitulation générale. La Nouvelle-France est conquise ! Ce qui ne laissa pas le Roi insensible.

Le long règne de Louis "*le bien-aimé*" est semé de ces redressements aussi soudains que miraculeux, où le Roi semble secouer ses passions et retrouver un temps la grandeur, la sagesse de ses ancêtres. En 1771, il remet au pas les parlements et nomme de grands serviteurs de l'État, les "*triumvirs*", pour restaurer l'autorité royale. Mais malgré les instances de la reine, Marie Leczinska, de son fils le Dauphin, et de tout le parti dévot, Louis XV rejette lui aussi les demandes du Sacré-Cœur. Toute l'œuvre de ce monarque, œuvre purement humaine, va alors être balayée au règne suivant, faute d'avoir été fondée sur le Sacré-Cœur.

Notre Père n'hésite pas, au grand dam des défenseurs inconditionnels de Louis XVI, à le tenir pour premier responsable de la Révolution. Ce roi trop débonnaire commence par descendre lui-même les marches de son trône, jusqu'au moment où il en sera précipité. Louis XIV a péché par amour de sa gloire, Louis XV par amour de ses plaisirs ; Louis XVI, lui, s'égare par amour de... son propre cœur. Il n'y a pas de place, dans son humilité vaniteuse, pour le culte du Sacré-Cœur !

Il juge que montrer la bonté de son cœur sera plus révélateur de miséricorde ! Alors il congédie les triumvirs, rappelle le parlement et il convoque les États

généraux. Faute suprême ! Car pendant que la couronne lui glisse lentement de la tête, l'anti-France se prépare à déchaîner la mécanique infernale de la Révolution. Philippe d'Orléans, grand-maître du Grand-Orient, n'attend que cela pour prendre la place de son cousin.

« *Les seuls hommes utiles dans les révolutions, écrivait René Bazin, sont ceux qui ne lui accordent rien : tous les autres en font le jeu !* » On peut dire par analogie que notre Père est le seul historien utile, car il dénonce l'enchaînement diabolique de cette révolution, véritablement satanique dans son essence.

LA RÉVOLUTION

Tout commence par l'acceptation par Louis XVI du principe de la "souveraineté populaire", à égalité avec celle du Roi, le 17 juin 1789, cent ans jour pour jour après les demandes du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. On ne se moque pas de Dieu ! On ne met pas à égalité l'autorité du Roi, tenue de Dieu, avec une prétendue "*autorité populaire*" ! Le châtiment tombe, après un siècle de patience de Dieu et d'insoumission de notre part.

Le martyr du petit Louis XVII, le 8 juin 1795, innocente victime de l'ignominie révolutionnaire, est une expiation pour les rébellions répétées, de Louis XIV à Louis XVI. Cette mort rédemptrice du petit Roi est un gage de pardon et de résurrection pour tout son peuple repentant et pour la Maison de France. Mais si ce sang innocent rachète la France de ses infidélités *en droit*, comme le Sacrifice rédempteur de Notre-Seigneur sur la Croix, il faut, pour être sauvés *en fait*, nous convertir de ce ferment révolutionnaire en haïssant cette révolution menteuse et homicide en son principe même, satanique.

En contrepoint, l'histoire du Canada français confirme la leçon de ces événements. Si la colonie put garder sa foi, son clergé, sa pratique religieuse, ses lois et coutumes, sous le joug de la Couronne anglaise qui punissait de mort, partout ailleurs dans son empire, la célébration de la Messe, elle le doit à ses évêques prêchant la stricte morale catholique du respect de l'autorité légitime. Quant à la renaissance de la Chrétienté canadienne française à partir de 1840, elle aura comme origine lointaine l'immigration, pendant la Terreur, de prêtres français contre-révolutionnaires qui seront les maîtres du jeune Ignace Bourget, futur et saint évêque de Montréal.

Alors, qu'on ne nous parle plus de la « *légitime aspiration des peuples à la liberté* » ! La révolution est une chute dans l'abîme, selon un enchaînement inéluctable. À force de nous montrer des masses qui « *évoluent* » et des aspects qui « *se transforment* », l'histoire républicaine nous cache les ouvriers de l'évolution et les artisans de la transformation.

Après la reconnaissance de la "*souveraineté populaire*", très vite, cette monarchie à deux têtes

est prise en main, à Paris, par un “*roi du pavé*”. La Fayette préside une société libérale et corrompue, qui s’enrichit en pillant les biens du clergé. Mais cet équilibre bancal appelle toujours plus de dureté, et les plus enragés l’emportent sur les “*modérés*”. La Révolution se déchaîne, au profit des pires. La Monarchie est abolie, la République proclamée : c’est le désordre et l’anarchie. Les diaboliques se succèdent, se dévorant mutuellement : Danton, Robespierre...

Lorsque le désordre met trop en danger les fortunes des profiteurs, les agitateurs sont liquidés, et la Révolution cesse, pour que les nouveaux riches puissent jouir des biens acquis. Ce nouveau pouvoir, dénommé *Directoire*, est dirigé par des bourgeois, formant le “*noyau dur de la République*”, comme le nomme notre Père, constitué d’hommes qui demeurent systématiquement dans les coulisses du pouvoir depuis la Révolution, indéracinables malgré les changements de régime ou de gouvernement. Au fil du temps, ils forment une véritable oligarchie qui règne par l’argent. Beau de Loménie les désigne très justement sous le nom de “*dynasties bourgeoises*”.

Par crainte d’un retour à la monarchie, ces ploutocrates cherchent un homme qui puisse plaire au peuple, mobiliser l’armée, sans pour autant déranger leurs affaires. Bonaparte est leur homme.

Il remplit son rôle à la perfection, empêchant tout sursaut royaliste, ligotant l’Église de France par son Concordat. Il va plus loin, en étendant les idéaux révolutionnaires à toute l’Europe, par des guerres sanglantes. Lorsque l’Europe coalisée se débarrasse enfin du petit caporal corse, le mal est fait, irréparable.

La “Restauration” qui suit n’en est pas véritablement une : le “*noyau dur*” demeure, intouchable, imposant à Louis XVIII puis à Charles X une monarchie selon la Charte. Les parlementaires font la loi au Roi, lui taillant sans cesse des croupières, jusqu’à obtenir son abdication. Le Roi Très Chrétien est renversé de son trône. En sa personne sacrée, c’est Jésus-Christ lui-même qui est dépouillé de ses ornements royaux. Au couvent de la rue du Bac, sainte Catherine Labouré en est avertie par des paroles et des visions inaperçues des historiens incrédules, mais d’une importance décisive, qui donnent sens à notre histoire contemporaine.

LA RÉGENCE DE MARIE.

Car Notre-Seigneur ne se tient pas pour battu : à partir de 1830, il charge sa divine Mère de prendre en *régence* le saint royaume de France. L’apparition de LA *VIERGE AU GLOBE* nous le révèle : la Sainte Vierge se montre à sainte Catherine, tenant un globe dans les mains, à la hauteur de la poitrine, qu’elle offre à Notre-Seigneur. La signification de cette apparition est ainsi donnée par la voyante : ce globe repré-

sente le monde entier et particulièrement la France et chaque âme en particulier. « *Chez nous soyez Reine, nous sommes à vous, toujours !* »

Désormais, à partir de 1830, l’orthodromie de douce, de sainte France se déroule en partie double. Un mal satanique a corrompu la merveille de grâce de notre sainte monarchie très chrétienne. Il exerce sa tyrannie *dans* et *par* les institutions politiques : c’est le “*pays légal*”, le noyau dur de la République.

Un fossé de plus en plus large se creuse entre lui et le “*pays réel*”, cette France sainte et catholique du dix-neuvième siècle, admirable dans son zèle missionnaire, émouvante dans sa charité, comblée de grâces célestes, mais orpheline de son Roi, comme un corps sans tête. Il faut le dire, parce que c’est la vérité : tous les saints français du dix-neuvième siècle, sans exception, sont légitimistes. Qu’on ne nous en invente pas d’autres !

Ce peuple de France est, durant le dix-neuvième siècle, l’enfant chéri de la Sainte Vierge, dont les apparitions forment une “*orthodromie mariale*” d’une admirable ordonnance, épousant la trame même de notre histoire. Par ses manifestations, Notre-Dame, Reine de France, conserve à son peuple fidèle la Foi, l’Espérance et la Charité, en attendant la renaissance de demain, sous le règne de son Cœur Immaculé.

Mais l’anti-France, de son côté, continue son jeu diabolique. Après la monarchie libérale de Louis-Philippe et l’empire d’un nouveau Napoléon, dont les chimères conduisent finalement à la défaite de Sedan et à la révolte de la Commune, c’est l’avènement de la troisième République. D’abord provisoire, très vite, les « *vrais républicains* » affichent clairement leur haine de l’Église, de la France et de toute morale.

Pendant tout le dix-neuvième siècle, l’histoire du Canada français est parallèle à l’histoire de France. C’est la Médaille miraculeuse, distribuée pour la première fois là-bas à cette occasion, qui assure le succès prodigieux de la retraite prêchée à Québec, Montréal et Trois-Rivières, par Mgr de Forbin-Janson, chassé de France par Louis Philippe. Ce sont les Oblats de Marie Immaculée de Mgr Mazenod qui viennent de France épauler Mgr Bourget dans sa conquête de l’Ouest canadien dans une formidable course missionnaire antiprotestante.

L’évêque de Montréal puise dans le trésor des communautés religieuses françaises de fondation récente ou renaissantes après la Révolution, règles, coutumes et savoir-faire afin de doter la Chrétienté canadienne française des institutions qui lui permettront de s’imposer aux Anglo-protestants et de partir à la conquête des États-Unis. C’est pourquoi les Canadiens français resteront attachés de cœur à la France dont ils admirent les saints et l’histoire. Toutefois les méfaits de la troisième République vont tout compromettre. Ils se résument en un nom : Alfred DREYFUS.

« L'AFFAIRE DREYFUS »

Sans se laisser égarer dans le labyrinthe des scandales de cette république maçonnique, notre Père est le seul à comprendre que *l'affaire Dreyfus* commande toute la suite de notre histoire contemporaine. Par le moyen de cette affaire et par une campagne médiatique sans précédent, le discrédit est jeté sur l'Armée et sur l'Église. Il suffit de lire : la démonstration est imparable, libératrice.

Ce qui change avec l'affaire Dreyfus ? C'est que la gauche va se prévaloir bruyamment de l'injustice et du mensonge prétendus de la droite, pour gagner à sa cause, de degré en degré, tout le personnel républicain et obtenir de lui, d'une fois à l'autre, le viol de notre droit, de nos lois, de nos institutions, impunément. Tous les malheurs de la France depuis plus de cent ans sont à inscrire au titre de « *la revanche de Dreyfus* ».

Il faut cependant bien comprendre que ce ne sont pas seulement des gens sans foi, ni loi, ni roi : c'est une véritable organisation des « *quatre États confédérés* », comme les désignait Maurras : les francs-maçons, les juifs, les protestants, et les étrangers. Leur but est aussi simple que ténébreux : c'est la destruction de la France et de toutes ses institutions fondamentales. C'est la lutte contre les congrégations en tout premier lieu, avec l'expulsion des religieux dès 1880, puis l'épuration de l'Armée et de la Magistrature.

Le tragique n'est pas tellement là ; après tout, ils font leur travail d'anticléricaux et de francs-maçons ! Le plus grave dans notre histoire est, depuis Félicité de Lamennais, la collusion de l'Église avec la Révolution, lui donnant l'appui de sa puissance spirituelle. Déjà, le Concordat de Napoléon avait enchaîné les évêques de France au bon vouloir du gouvernement. Bien pire, la politique d'entente du Saint-Siège avec les républicains qu'inaugure Léon XIII livre les catholiques français à leurs ennemis. Seul Mgr Freppel se dresse contre cette politique, allant jusqu'à faire reculer le Pape. Celui-ci décide d'attendre la mort de Freppel pour imposer aux catholiques de France son ralliement à la République.

Remarquons en passant que Maurras ajoutait lui-même très pertinemment à ses quatre États confédérés « *le petit groupe des transfuges ou demi-transfuges de l'autel* », c'est-à-dire les défroqués et autres démocrates-chrétiens du *SILLON*.

De même au Canada français. Toute l'œuvre de Mgr Bourget va se trouver compromise par le libéralisme de l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau, qui considère que l'action politique doit jouir d'une certaine autonomie par rapport à l'Église puisque, au Canada, les alliances avec une partie des anglo-protestants sont inévitables pour le gouvernement du pays. Léon XIII, en 1898, par

son encyclique *AFFARI VOS*, consacre la politique de ralliement de l'archevêque de Québec. Toutefois, si le Canada français n'en meurt pas rapidement, c'est qu'il bénéficie aussi du pontificat de saint Pie X qui permet aux nationalistes de redresser la tête. Du moins, jusqu'à ce que la condamnation de l'Action française et de Charles Maurras par Pie XI, et l'Action catholique, établissent définitivement le règne de la démocratie-chrétienne au Canada français.

Pourtant, les défroqués et autres démocrates-chrétiens du *SILLON* s'étaient heurtés à un roc : saint Pie X les condamna fermement en dévoilant leur chimère dans sa *LETTRE SUR LE SILLON*.

Mais si saint Pie X mit un frein à cette honteuse compromission de l'Église avec la révolution, le mal était lancé, repris par ses successeurs, plus démocrates que chrétiens, de Benoît XV à François aujourd'hui.

Comment l'expliquer ? Maurras l'a démontré : la République réelle, inamovible, intangible dans ses principes athées, ses institutions laïques, ses partis maçonniques, est un système absurde, une servitude insupportable ! Cela est très vrai. Mais il faut aller plus profond et ajouter avec notre Père que c'est bien plus que cela : c'est une injure à Dieu, notre seul Souverain, et c'est une tentation perpétuelle d'impiété pour les citoyens soumis à un tel régime, à une telle laïcité ; c'est une constante invitation à se rallier au pouvoir franc-maçon qui, petit à petit, conduit la France à l'apostasie.

Dans sa défense ardente et intelligente de la France, l'œuvre de Charles Maurras, qui était agnostique, ne pouvait aboutir, faute d'appel à la « *religion royale* », dont le cœur est le sacre du roi de France, lieutenant du Christ-Roi, seul capable de restaurer l'ordre plénier de notre douce et sainte France. Maurras travaillait au retour du Roi et de la Loi, certes, mais il lui manquait la Foi.

Cependant « *son œuvre aboutira* », comme l'a prophétisé saint Pie X, et la Phalange fondée par notre Père, catholique, royale et communautaire, sera le fer de lance de la Restauration catholique et française de demain. Sans cette espérance surnaturelle, fruit d'une foi catholique ardente, il est impossible de comprendre les événements de ces temps qui sont les derniers.

Toute notre époque contemporaine, en effet, ne peut se comprendre qu'à la lumière du Secret de Notre-Dame de Fatima, la plus grande « *politologue* » du vingtième siècle comme disait notre Père. En pleine première guerre mondiale, son Message promet la fin de cette « *grande guerre* », en annonçant « *une autre pire encore* » si le Saint-Père rejette ses demandes. Le salaire de cet endurcissement sera cette deuxième guerre mondiale, « *horrible, horrible* », voulue et finalement gagnée par Staline ! Notre-Dame l'avait bien dit : « *la Russie répandra ses erreurs à travers le monde* ».

Par une grâce de miséricorde cependant, la France a échappé au désastre total, par la *divine surprise* de l'avènement du maréchal Pétain, chef humain et chrétien, incarnant pour quelques années le Roi père de son peuple, rendant à la Loi sa force et sa vertu, et à la Foi sa pleine liberté.

Mais la prétendue libération de 1944 livre de nouveau la France aux diaboliques. C'est une épuration sanglante, menée au nom des « *erreurs de la Russie* ».

L'Église elle-même, hélas ! après avoir applaudi à la Révolution nationale, se retourne très vite vers le camp du vainqueur. Ce n'est ni manque d'imagination ou d'énergie, ni lâcheté ni ignorance, mais trahison constante des gens d'Église. Plus démocrates que chrétiens, ils jouent le double jeu, eux aussi pressés de revenir à leurs anciennes amours, la République, la démocratie, les partis et tout le tremblement de ce régime de mort spirituelle et temporelle.

Mais Notre-Seigneur n'a pas abandonné l'Église, ni sa "fille aînée", douce et sainte France. Car son Sacré-Cœur ne les sépare pas : « *Fais savoir à mes ministres, étant donné qu'ils suivent l'exemple du roi de France en retardant l'exécution de ma demande, qu'ils le suivront dans le malheur. Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie.* »

Au moment où l'Église de France retourne à son vomissement, le jeune Georges de Nantes, loin de toute compromission et guidé par le seul amour de la vérité, engage dès sa sortie du séminaire, en 1948, son grand combat contre l'Antichrist, dans l'Église et en France. C'est véritablement l'œuvre de toute sa vie, « *la grande affaire de ma vie* » comme il le disait lui-même. Ce n'est ni orgueil, ni présomption de la part de ce jeune prêtre qui considère au contraire cette lutte comme « *une œuvre d'amour* », pour le seul service de Dieu et du prochain. Sans ce fondement surnaturel, la politique n'est que néant. Si Mgr Freppel a dominé le dernier quart du dix-neuvième siècle et Maurras la première moitié du vingtième, c'est l'abbé de Nantes, héritier de l'un et de l'autre, qui illumine de son intelligence surnaturelle notre histoire contemporaine.

Au moment d'entrer dans sa longue carrière, en 1948-1949, il écrivait dans ses notes : « *L'heure est venue de secouer le joug de tant de paresse bourgeoise, d'insouciance cléricale, de lâcheté intellectuelle : le sang a trop coulé pour que la Vérité, le respect de l'Ordre, des êtres vivants et de leurs exigences, soient encore retenus par je ne sais quelle tradition de libéralisme, de pacifisme ou de ralliement... Nous sommes mobilisés par le bien commun de la nation française, le bien commun de l'humanité ; les diverses nations doivent s'affranchir du joug des mystiques de libération et de divinisation de l'Homme. Il faut que chacune retrouve le culte et le dévouement de ses fils. Il faut retrouver la fidélité*

qui fait l'histoire paisible et heureuse, au lieu de ce charnier dont rêvent nos ennemis et sur lequel tablent déjà les transfuges... »

Et ce qu'il écrivait alors (il n'a que vingt-cinq ans !), maintenant qu'il a achevé sa course, nous pouvons dire qu'il l'a fait en plus de cinquante ans de Contre-Réforme dans l'Église et de Contre-Révolution en France.

Cette vue mystique de l'histoire et de la politique des hommes, abondamment développée en près de cinquante ans d'une œuvre considérable, illumine cette vérité toujours actuelle : l'Alliance que Dieu a contractée avec son peuple n'est pas rompue. Elle reste le fondement d'une renaissance catholique et française pour demain.

L'Église a les promesses de la vie éternelle. Notre France, si proche de l'abîme aujourd'hui, a reçu elle aussi une promesse, qui doit nous donner une espérance inconfusable, comme elle a soutenu notre Père dans toute son œuvre. C'était lors d'une assemblée consistoriale, le 29 novembre 1911, au plus fort de la lutte contre le gouvernement anticlérical français, que saint Pie X prophétisait :

« *Fils de France qui gémissiez sous la persécution, sachez-le, le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux fonts baptismaux de Reims, se repentira et retournera à sa première vocation. Les mérites de tant de ses fils qui prêchent la Vérité de l'Évangile dans presque tout le monde entier, et dont beaucoup l'ont scellée de leur sang, les prières de tous les saints qui désirent ardemment avoir pour compagnons dans la gloire céleste les frères bien-aimés de leur patrie, la piété généreuse de tant de vos fils qui, sans s'arrêter à aucun sacrifice, pourvoient à la dignité et à la splendeur du culte catholique, et, par-dessus tout, les gémissements de tant de petits enfants qui, devant les tabernacles, répandent leur âme dans les expressions que Dieu même met sur leurs lèvres, appelleront certainement sur cette nation les miséricordes divines. Les fautes ne resteront pas impunies, mais elle ne périra jamais, la Fille de tant de mérites, de tant de soupirs, de tant de larmes.*

« *Un jour viendra, et nous espérons qu'il n'est pas trop éloigné, où la France comme Saul sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste et entendra une voix qui lui répètera : "Ma fille pourquoi me persécutes-tu ?" Et sur sa réponse : "Qui es tu Seigneur ?" La voix répliquera : "Je suis Jésus que tu persécutes ! Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon parce que, dans ton obstination, tu te ruines toi-même." Elle, tremblante, étonnée, dira : "Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?" Et lui : "Lève-toi, lave-toi de tes souillures qui t'ont défigurée, réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance et va, Fille bien-aimée de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon Nom devant les peuples et tous les rois de la terre." » Ainsi sera-t-il !*

(père Bruno de Jésus-Marie.



LA CRC EST... ATYPIQUE !

LE mot est de Mgr de Metz-Noblat, commentant la lettre de notre frère Bruno qui précisait la distinction entre légitimité canonique et vérité dogmatique (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 202, p. 32-34) : un « *raisonnement intellectuel théologico-juridique atypique* ». Authentique ! Quant à notre évêque, Mgr Stenger, il a assuré frère François qu'il ne parlerait pas de nous à Rome lors de sa prochaine visite *ad limina* : puisque nous nous sommes « *étendus* », notre cas ne relève désormais plus de lui, mais du président de la Conférence épiscopale. Ce dernier n'ayant, de l'aveu de l'archevêque de Poitiers à notre frère Jean Duns, aucune juridiction sur nos communautés. Nous sommes au rouet !

Un ami phalangiste a analysé avec un esprit de finesse remarquable les enjeux soulevés par la réponse de frère Bruno au questionnaire que lui avait envoyé l'archevêque émérite de Marseille :

« Cher frère,

« Laissez-moi tout d'abord vous dire combien la lecture de votre réponse à Mgr Pontier m'a ému. Au premier abord, j'ai pensé qu'elle était un peu longue, mais j'avais tort. En réalité, c'était bien ce qu'il fallait : un exposé clair, intelligent, des origines et des objectifs du combat de l'abbé de Nantes et de sa communauté, en un temps où tout s'estompe, où même le dernier Concile est devenu de l'histoire ancienne, une aventure d'un autre temps. Le modernisme a si bien pénétré les paroisses, ou ce qu'il en reste, que ce rappel devient essentiel pour quiconque recherche les raisons profondes de la ruine actuelle de l'Église en Occident. Les jeunes prêtres, si peu nombreux, sont ignorants des enjeux ; et leur bonne volonté, mal assise sur une formation superficielle, risque de ne pas suffire. Parmi les bons chrétiens qui vont encore à la messe le dimanche, la plupart comprennent mal en quoi leur religion dépasse la simple tradition culturelle et ont encore plus de mal à la transmettre à leurs enfants. Les jeunes gens qui appartiennent à des mouvements catholiques divers se rassemblent davantage pour se donner une identité à eux-mêmes que pour entendre la voix, inaudible, de leurs pasteurs ; et malgré les premiers enthousiasmes de la jeunesse, ils sont bien vite rattrapés par la facilité des mœurs de notre société qui flatte tous leurs instincts, en les justifiant par la recherche de l'épanouissement personnel.

« Au mois d'août dernier, le Père X. m'avait parlé de cette mise en demeure de Mgr Pontier, qu'il avait découverte sur la VOD. Il déplorait le silence de Rome et remarquait la sottise tactique de ce qu'il faut bien appeler vos adversaires : ils rallument un feu qu'ils ont toujours voulu éteindre et soufflent sur des braises qui risquent de repartir de plus belle ! On se réchauffe le cœur à la lecture des pages de votre réponse et l'on se surprend à espérer qu'elles éclaireront quelque esprit, un peu plus profond et plus responsable que les autres, parmi les personnes qui détiennent une autorité. Peut-être le terrain est-il, maintenant, plus favorable à une critique constructive de notre MASDU, du fait des épreuves terribles auxquelles l'Église est confrontée et de la faiblesse des dits et faits de notre Saint-Père, hélas ! Les grandes crises excitent la réflexion.

« Veuillez, cher Frère, garder toute notre famille dans vos prières et nous donner, de loin, votre bénédiction,

« C.T. »

RETRAITE DE COMMUNAUTÉ

En attendant une prise de position nette de nos évêques, le combat et l'apostolat de Contre-Réforme demeurent très absorbants. C'est pourquoi, du 6 au 13 octobre, notre maison Saint-Joseph ferma ses portes afin que les communautés renouvellent par une bonne retraite la ferveur de leur vocation de moines-missionnaires. Pendant ces huit jours, frère Bruno s'appliqua à nous commenter le recueil des *PAGES MYSTIQUES* de notre Père, qui dévoilent sa vocation ultime : aimer et faire aimer l'Amour. « *Ô mon Père, notre Père, donnez-moi d'annoncer à mes frères, par ma vie et par ma parole, que l'Amour n'est pas aimé, et que leur bonheur est là, d'aimer l'Amour !* » (*PAGE MYSTIQUE* n° 1, "Notre Père", février 1968)

AIMER L'AMOUR.

Il est bien connu que l'abbé de Nantes s'est opposé à la réforme conciliaire, n'est-ce pas ? Mais ce que les esprits superficiels ne soupçonnent pas et que frère Bruno mit en lumière tout au long de ses instructions, c'est qu'au-delà de ses multiples activités publiques, très absorbantes pourtant, notre Père conservait une vie à part : le tout de son existence fut en réalité son continuel colloque avec la Sainte Trinité. Son combat de Contre-Réforme, sa vocation de moine-missionnaire, la "cathédrale de lumière" de ses enseignements et toutes ses œuvres ne sont que les fruits de ce Cœur à cœur.

C'est en effet dans la contemplation de la Sainte Face qu'il découvre la *Vérité* tandis que l'amour de Notre-Dame engendre en son âme la *Sagesse*,

qui s'épanouira en une doctrine totale. C'est son amour plénier pour son très chéri Père Céleste qui, débordant en amour du prochain, attise sa soif des âmes : *« Je ne veux connaître et aimer que Vous, je ne veux être le guide des âmes qui passent cherchant leur chemin que pour les conduire à Vous. »* (PAGE MYSTIQUE n° 30, "Le chant du nautonnier heureux", janvier 1971) Tel est le secret de la vocation du moine-missionnaire ! Et suprêmement, cet amour se porte sur l'Église, la grande œuvre de Dieu dans l'histoire, l'Épouse du Christ et notre Mère : *« À votre louange, ô mon Dieu, je confesse que pas un seul jour je n'ai cessé de me réjouir d'être enfant de l'Église. »* (n° 54, "Le baptême : entrez dans le Temple de Dieu", février 1973)

Cet amour brûlant une fois révélé, on devine qu'il se fera véhément, terrible même, contre les réformateurs acharnés à la ruine de l'Église, mauvais pasteurs et faux docteurs qui bafouent la Vérité et détournent les âmes du Ciel.

FAIRE AIMER L'AMOUR.

Ces grâces particulières de contemplation et d'union à Dieu, notre Père savait qu'elles ne lui avaient pas été accordées pour lui seul, mais pour ses frères. C'est pourquoi il voulut faire partager à ses lecteurs ses entretiens ardents avec le Ciel : pour aider à leur salut et pour donner au combat de Contre-Réforme et de contre-révolution une assise mystique. Son ami l'abbé Bourdier, le saint ermite de Vidauban, ne l'avait-il pas averti que seules les âmes mystiques le suivraient jusqu'au bout ?

C'est avec ce souci apostolique que, de 1968 à 1978, il rédigea chaque mois une "PAGE MYSTIQUE", publiée à la fin du numéro de *LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE AU XX^e SIÈCLE* : *« Voici la feuille blanche comme une toile d'attente, et voilà ma plume qui doit la remplir de signes choisis pour dire Dieu, pour Te dire, ô mon Dieu, notre Père, en sorte que mes frères lisent cette page et, l'entendant bien, Te connaissent et qu'ils T'aiment. »* (n° 97, "Dire la béatitude", mai 1977)

N'imaginons cependant pas une béatitude quiète et un amour sucré semblable à ceux des charismatiques ! Les *PAGES MYSTIQUES* embrassent notre condition humaine dans toute son ampleur vertigineuse, suspendue entre les abîmes de la damnation et les splendeurs du Paradis. La Foi, l'Espérance et la Charité de notre Père sont des vertus militantes, combattantes, pour triompher avec la grâce divine d'un Adversaire voué à notre perte et à la ruine de l'Église. *« Foris pugnae, intus timores »* : luttas incessantes contre les réformateurs de l'Église et les naufrageurs de la Chrétienté, dont les échos se répercutent jusque dans ses échanges intimes avec le Ciel, dans l'angoisse quotidienne d'un Tentateur partout embusqué et jusque dans les retraites secrètes de notre âme... Mais ces

ténèbres dissipées laissent paraître le Ciel, dont notre Père ne se lasse pas de décrire les magnificences.

L'abbé de Nantes est un très grand théologien et ces pages recèlent des trésors d'intelligence des mystères de notre foi, des sacrements et de la vie chrétienne. Pour autant, elles n'ont rien d'un exposé doctrinal aride. C'est un Cœur à cœur, une vie qui sont exprimés, dans une langue somptueuse, d'une richesse d'évocation parfois étourdissante. Quand on pense à tous nos frères qui cherchent désespérément dans le désert de la religion conciliaire des "*expériences spirituelles fortes*", une "*religion vécue*"... Voici la vie mystique d'un docteur de l'Église ! En lisant les *PAGES MYSTIQUES* – en les balbutiant, plutôt, quand elles nous dépassent –, en les méditant, en nous les appropriant, non seulement nous communions à l'âme si attachante de notre Père, mais nous sommes introduits dans son colloque d'amour avec le Ciel et mis à notre tour en présence de Dieu. Et puisque ce fut la source de son alacrité dans ses labeurs et ses combats, ce peut-être la nôtre à sa suite afin de demeurer fidèles à son héritage ici-bas et de le rejoindre finalement au Ciel, "*la famille retrouvée*" !

Frère Bruno est bien décidé à faire écouter l'enregistrement de cette retraite à ceux d'entre vous qui suivront à la maison Saint-Joseph les exercices du premier samedi du mois, à partir du 7 décembre. N'oubliez pas d'apporter votre exemplaire des *PAGES MYSTIQUES* ou de vous en procurer un chez nous (22 €) : c'est indispensable pour profiter au maximum de ces trésors !

SESSION DE LA TOUSSAINT

Les premiers à recueillir les fruits de notre retraite furent les participants de notre session phalangiste de la Toussaint, du 1^{er} au 3 novembre. Certains qualifieraient peut-être un tel rassemblement d'*atypique*. Pensez ! Deux cent vingt jeunes gens et jeunes filles qui pendant trois jours récitent pieusement le chapelet, chantent de tout leur cœur la grand-messe et les Heures de l'Office monastique, suivent assidûment oraisons, sermons et conférences de doctrine, et tout cela dans l'unanimité des convictions dont découle la bonne entente fraternelle. Et quand on demande à une nouvelle venue ce qui l'a le plus marquée, elle répond sans hésiter : le sourire des sœurs ! Tout cela est unique, certes, et bien réconfortant pour tous !

Frère Bruno trouva dans les *PAGES MYSTIQUES* ample matière à une prédication "analogue à la circonstance". C'est une mine inépuisable ! Les méditations de notre Père sur le Ciel et sur la mort illustrent merveilleusement la liturgie de la fête de la Toussaint et de la Commémoration des fidèles défunts. Elles furent écoutées dans un silence recueilli, impressionnant. Pour certains, c'était la première fois qu'ils méditaient ainsi sur leur propre mort !

Comme leurs parents lors du Congrès, un mois plus tôt, ils découvrirent le premier jour les charmes de la Sainte Russie et compatirent à ses malheurs en visionnant l'*ORATORIO* de frère Henry et le commentaire qu'en donna frère Bruno. Le lendemain matin, ils écoutèrent la magistrale et salutaire conférence de présentation du livre sur l'*HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE* de notre Père (L165), avec encore plus d'intérêt, s'il était possible, que leurs parents.

En outre, les participants de la session purent ce soir-là regarder *LE JEU DE SAINT LAURENT DU FLEUVE*, pièce d'Henri Ghéon mettant en scène le martyr de ce saint diacre du troisième siècle. Sous la direction de frère Pierre, nos "préphalangistes" canadiens l'ont admirablement jouée durant leur camp d'été : c'est un très beau spectacle, émouvant le cœur et nourrissant l'âme (bientôt disponible sous le sigle CAN 50). On en retient que le sang des martyrs est semence de chrétiens et que les dieux des païens sont des démons !

« IL FAUT PRIER POUR LE PAPE. »

Précisément, l'après-midi de ce 2 novembre, frère Bruno devait prononcer sa conférence d'*ACTUALITÉS*, très attendue par tous ceux qui avaient suivi les événements du synode romain sur l'Amazonie. Notre frère commença par cette résolution, reçue de sainte Jacinthe de Fatima, qui résume toute notre angoisse pour l'Église : « *Il faut prier pour le Pape. Il ne cesse de le demander pour lui-même : "S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi." Nous ne cessons de lui obéir ! en priant pour lui à longueur de chapelets. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour lui !* »

Beaucoup de jeunes gens furent ensuite choqués à la vue des cérémonies idolâtriques au Vatican projetées pour illustrer les propos de frère Bruno qui leur expliqua que pour le Saint-Père, il ne s'agit pas d'un retour primaire au paganisme. Cela va même plus loin que la resucée de la théologie de la libération qu'ont diagnostiquée les meilleurs analystes comme Jean-Marie Guénois. Certes, les théologiens marxistes ont trouvé un nouveau créneau dans l'écologie et les droits des minorités. Le pape François lui-même met en pratique la théologie du « *peuple* » infaillible, naguère anathématisée par l'abbé de Nantes comme la première des douze hérésies du *CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE (CEC)* dans son troisième *LIVRE D'ACCUSATION* porté au Vatican le 13 mai 1993.

Mais Jean-Marie Guénois est encore trop catholique pour comprendre la mission que s'est donnée le Pape, sous couvert d'une « *écologie intégrale* » ! En effet, ce que seul un disciple de notre Père comme frère Bruno peut discerner, c'est qu'au-delà du paganisme primitif, au-delà du marxisme, François met en œuvre une théorie nouvelle, une *gnose*, qui dépasse largement celle de Jean-Paul II lui-même qui

lui a ouvert la voie. On la trouve formulée dans le livre sur l'*ÉCOLOGIE*, paru le 24 octobre, qui recueille phrases, textes, discours et homélies du Saint-Père sur le thème de la protection de la création et de la promotion d'une vie digne pour tout l'homme.

Cette gnose paraît suprêmement dans l'explication de l'Eucharistie qui forme la conclusion de cet ouvrage. Il s'agit d'une *transposition* de ce sacrement qui efface le Saint-Sacrifice de la messe, mais dans une formulation assez proche de la Vérité qu'elle plagie pour dissimuler l'hérésie en la faisant passer pour un approfondissement du mystère, ce qui est le propre de la GNOSE. Le vocabulaire catholique demeure, mais le sens des mots est changé et il faut être attentif à ce qui manque ! Or François omet dans la messe la consécration et la réitération par Notre-Seigneur de son Sacrifice. Il ne retient que l'oblation du pain et du vin, symboles de la vie du monde présent, qui « *deviennent le Christ, dans lequel tous, finalement, nous sommes et nous découvrons frères* ». Sans baptême. Par le seul fait de l'Incarnation (*GAUDIUM ET SPES*, 22, 2).

Le baptême, le Pape l'affecte à la transsubstantiation. Baptême et Eucharistie ne font plus qu'un seul sacrement, pour une transsubstantiation de la création tout entière et non plus seulement de « *ceci* », l'hostie que le prêtre tient en main : « *Comme dans l'Eucharistie le pain et le vin deviennent le Christ parce qu'ils ont reçu le baptême de l'Esprit-Saint, l'amour personnel du Père, ainsi toute la création (personnes, choses, animaux, plantes, temps et espace) devient une parole personnelle de Dieu quand on en use par amour.* »

De péché, il n'est plus question. De Rédemption, encore moins. Mais seulement d'un « *chemin de guérison du besoin de la possession, du pouvoir, de l'abus, vers le partage, la collaboration et le respect. Vers une fraternité universelle (...) une vraie écologie humaine.* »

Étonnez-vous que le Pape n'ait pas mentionné la Croix ni la Vierge Marie dans son homélie de clôture du synode !

« C'est un mirage, Très Saint-Père, conclut frère Bruno, comme était la gnostique anthroposophie de Jean-Paul II. »

Danger bien compris par son jeune auditoire, à en juger par les questions que plusieurs vinrent lui poser par la suite, manifestant leur souci de bien comprendre ce mot compliqué : LA GNOSE. Ils furent ravis de ce que notre frère prenne le temps de le leur expliquer personnellement !

LA MESSE SUR LE MONDE.

En guise de contrepoison, frère Bruno nous donna un bel exemple des trésors contenus dans le recueil des *PAGES MYSTIQUES*, en nous lisant : *La messe « ... sur le monde, pour le passer dans le monde de*

Dieu » (n° 69, juil. 1974). Car notre Père avait lui aussi une vision cosmique du Saint-Sacrifice de la messe, sans pour autant négliger l'œuvre personnelle, nouvelle accomplie par le Christ en chacune d'entre elles, pour notre rédemption.

« L'eau et le vin sont dans les burettes. Je vais mettre l'hostie sur la patène, et aussi celles des fidèles pour penser à eux davantage. Ce pain, ce vin, cette eau sont comme un dernier rappel et un dernier regard aux torrents, aux champs moissonnés et aux gerbes où se cachent les grillons bavards dans le midi torride, aux vignes flamboyantes d'automne. J'aime tenir mon vin de messe d'un vigneron voisin et les hosties du carmel proche. Ce sont des liens certains avec le monde des hommes, leur travail, leur peine et la terre nourricière. Je sais bien que ces oblates seront changés, convertis, transsubstantiés tout à l'heure. Il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont ici, encore eux-mêmes, l'intrusion et l'oblation du monde temporel et humain dans le monde de Dieu. Vignes, glèbes, sources jaillissantes, cire et miel d'abeilles, soie, laine chaude et lin fin, louez le Seigneur et rappelez-lui cet univers d'où vous êtes pris, ces pressoirs, ces granges, ces ateliers d'où vous veniez, ces boutiques où je vous ai achetés. Car voici que votre Dieu vient vous convertir en lui, froment et grappes, et se revêtir de vos apparences, et vous, vêtements et linges, cierges, images et fleurs, se servir et s'entourer de vos beautés.

« Habillé de ton vêtement, ô Christ, je vais prononcer tes Paroles et tes gestes, renouvelant le Mystère que tu célébras et nous appris à la veille de ta sainte Passion. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Toi qui vas maintenant parler, agir et faire en moi, par moi, pour les autres et pour moi, ton Sacrifice.

« La terre de nouveau est aspergée de ton Sang. Je vois ton Corps saigné à blanc, signe de l'immolation expiatoire. Je contemple dans le calice ton Sang versé. Il tombe sur les soldats, les amis pressés contre ta croix, et son flot, jailli de ton Cœur dans une prodigieuse effusion, se perd et tombe à terre. Ainsi toute notre planète se trouve lavée de ses crimes. Agréez, Dieu Tout-Puissant, cette offrande... Pour nos défunts, pour nous aussi pécheurs, vos familiers, pour toute votre Église Sainte... Les visages aimés, les visages des foules, la nature sauvage et l'industrie des hommes défilent devant mes yeux tandis que je poursuis les vieilles prières du sacerdoce catholique, comme ils vont et viennent de toi, ô Christ, à ton Père et de Lui à toi dans cette œuvre renouvelée de ta rédemption universelle. L'amour est ici à son comble, amour vécu dans la mort, mort revécue par amour, prière d'amour que prouve et souligne l'immolation (...). Je n'oublierai pas cette messe sur le monde pour le laver, le sauver et le passer dans le monde de Dieu. »

ÉCOLOGIE MARIALE.

Mais le meilleur recours contre l'Antichrist est encore le Cœur Immaculé de Marie. Frère Bruno nous fit apprécier sa puissance en racontant dans une deuxième partie de ses *ACTUALITÉS* les derniers « miracles » diplomatiques – l'expression est du ministre des Affaires étrangères de Syrie – de la Russie qui lui est confiée : la soumission des Kurdes au gouvernement syrien, le 13 octobre ! l'accord historique avec le « sultan » Erdogan, son rôle de médiatrice de paix dans la poudrière du Moyen-Orient où menace une confrontation de l'Iran et d'Israël... Quant à la Pologne, qui fut officiellement consacrée au Cœur Immaculé de Marie le 6 juin 2017, l'heureuse concertation de l'Église et de l'État y permet une véritable restauration nationale, que vient encourager le triomphe de la droite nationaliste aux élections du 13 octobre – encore !

Parce que c'est l'Immaculée qui écrase la tête du Serpent et de l'hideuse *Pachamama* amazonienne, frère Bruno acheva sa conférence en nous dévoilant le mystère le plus secret et le plus merveilleux de la Sainte Trinité, à l'école de deux très grands docteurs mystiques : saint Jean de la Croix et saint Georges de chez nous (cf. § 75.1, « LA PREMIÈRE CRÉATURE CONÇUE PAR LE PÈRE CÉLESTE », 8 décembre 1984, disponible sur vod.catalogue-crc.org).

Avant toute création, la Sainte Trinité, parfaitement heureuse dans la circumincession du Père, du Fils et du Saint-Esprit, a pourtant, par une initiative d'amour inexplicable, conçu la Vierge Marie. « Une épouse qui t'aime, mon Fils, je voudrais te donner, qui, grâce à toi, vivre avec nous puisse mériter », écrivait saint Jean de la Croix dans le *ROMANCERO*.

La richesse la plus précieuse de cette Conception de Dieu, c'est son Cœur. Le Cœur Immaculé de Marie, devenue l'Épouse du Fils de Dieu, bat d'un rythme divin. Et le langage de ce Cœur, c'est l'Amour, qui est la Personne du Saint-Esprit dont il devient le Sanctuaire.

« Certes, explique frère Bruno, Dieu n'a pas donné sa divinité à la Vierge Marie. Mais *il a résumé en elle son plan de grâce, son ÉCOLOGIE INTÉGRALE. Nous sommes tous contenus dans cette Mère. L'Épouse du Verbe, dès sa Conception que le Père en a exprimée, résume toute la création.*

« C'est prodigieux ! C'est parce que Dieu a conçu la Vierge Marie pour la donner à son Fils pour Épouse, qu'il a créé la différence des sexes, qu'il a créé l'homme et la femme. C'est parce qu'il voulait donner à la Vierge Marie, l'épouse de son Fils, une grande fécondité, qu'il a créé cette succession des générations, dans la chair et le sang, figure de ce qu'il voulait nous manifester : que la Vierge Marie,

qui est toujours Vierge, étant Épouse de son Fils, est la Mère de tous les vivants, Reine du monde et des étoiles.

« Ainsi, lorsque le Verbe s'incarnera, la première raison de cette Incarnation, ce n'est pas le péché originel qu'il fallait racheter, mais c'est pour donner à la Vierge Marie un Époux semblable à Elle. Pour être comme Adam par rapport à Ève, et être ainsi le symbole de l'union du Christ et de l'Église. »

Quand Dieu voudra, ces enseignements mystiques de notre Père guériront l'Église de la désorientation conciliaire qui l'envase dans la fange amazonienne !

LES 150 POINTS DE LA PHALANGE DE L'IMMACULÉE.

Notre Père progressa jusqu'à la fin de sa vie dans l'intelligence de ce mystère de la primauté de l'Immaculée Conception dans le Cœur de la Sainte Trinité, d'où découle son privilège de Médiatrice universelle. Sa décision de lui consacrer la Phalange le 8 décembre 1997 constitua un tournant décisif :

« Je veux tout simplement placer dorénavant la Sainte Vierge Marie absolument au-dessus de toutes nos affections de cœur, de toutes nos convictions de pensées, de toutes nos œuvres extérieures et de tous nos désirs. Qu'on n'objecte pas l'amour de Dieu lui-même qui devrait de toute manière passer premier et prendre toute la place. C'est précisément dans le rejet de cette objection que consiste le caractère nouveau, surprenant, bouleversant, de cette dévotion qu'enfin je ne boude plus, que je veux faire mienne parce que c'est ce que notre doux Seigneur et Maître veut et attend de notre génération pour la sauver ! »

« Cela dicte notre résolution : s'user jusqu'à la corde, aimés des bons, haïs des ennemis de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, prêts à toutes les croix, pour l'amour de l'Immaculée. À Elle l'amour de tous, l'admiration adorante, la confiance, les longues prières. À Elle de commander aux âmes qui lui sont dévouées, consacrées. À Elle d'être seule en vue à la tête de nos Phalanges. À Elle de faire la conquête miraculeuse des âmes et de les conserver. À Elle, qui fit danser le soleil le 13 octobre 1917 pour que tous croient, de faire le miracle auquel nous nous exerçons en vain : écraser l'enfer et ses armées de démons, attirer les cœurs sincères, les convertir et les attacher irrévocablement à son Divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« TOUTS NOS 150 POINTS SONT À RÉVISER ET À METTRE SUR CET AXE, en autant de Points qu'il y a d'Ave Maria dans notre Rosaire. »

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : *achat 7.50€.* – CD : *achat 5€.*
Ajouter le prix du port.

♦ **CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.**

OCTOBRE 2019

- ACT. « LES AFFAIRES DU PAPE VONT MAL. »

1 DVD – 1 CD.

♦ **CAMP-RETRAITE DE LA COMMUNION PHALANGISTE 2019.**

NOVEMBRE 2019

LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE RÉGENTE DE RUSSIE

- HE 28. ORATORIO DE FRÈRE HENRY DE LA CROIX pour solistes, chœur et orchestre.

1 DVD (14€) – 1 CD (9€).

- B79. COMMENTAIRE DE L'ORATORIO.

2 DVD – 2 CD.

Pour les points de politique et d'écologie, c'est chose faite. Et avec la grâce de l'Immaculée, frère Bruno espère vous offrir pour Noël la nouvelle rédaction des cinquante premiers points de religion, dans le prochain numéro de *IL EST RESSUSCITÉ !*

Ces 150 POINTS sont un condensé de la doctrine totale de notre Père. Ils résument tout ce que nous croyons, tout ce que nous espérons, tout ce que nous aimons, le patrimoine spirituel de nos deux mille ans de civilisation catholique, royale et communautaire, recueilli et enrichi par l'abbé de Nantes. Nous n'aurons pas de trop de tout le prochain camp de la Phalange pour les étudier en détail ! Et déjà, en guise d'avant-goût, frère Bruno nous les présente en une heure : de quoi vous embraser d'enthousiasme pour la vérité !

« La restauration catholique de nos espérances ne sera pas affaire ecclésiastique, ni nationaliste, ni, bien entendu ! sociologique, écologique ou partisane, disait encore notre Père, mais de Croisade mariale et eucharistique. »

Certains l'ont bien compris et frère Bruno eut la joie de recevoir une bonne quinzaine d'actes d'allégeance à la Phalange : il s'agit de s'enrôler sous la bannière de l'Immaculée !

« Ce sera désormais la Phalange de l'Immaculée Conception, et la force de l'Immaculée Conception nous sera donnée pour convertir le monde à l'amour du Sacré-Cœur de Jésus par Marie. »

(père Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.

Abbé Georges de Nantes

HISTOIRE VOLONTAIRE

À PARAÎTRE
POUR NOËL

de sainte
et douce France

Abbé Georges de Nantes

HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE.

672 pages - Broché : 20 € + port

Éditions de la Contre-Réforme Catholique

10 260 Saint-Parres-lès-Vaudes - France

BON DE COMMANDE AU VERSO - Ou bien cliquer sur : <http://www.site-crc.com>

HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE



HISTOIRE, oui, mais *volontaire*, pour retrouver dans l'histoire de France ce que Dieu veut afin d'y consentir, d'en applaudir les acteurs, pour en soutenir l'œuvre.

À force de nous montrer des masses qui "évoluent" et des aspects qui "se transforment", on nous cache les ouvriers de l'évolution et les artisans de la transformation. L'histoire a un sens. Les marxistes l'ont dit mais ils n'en savent rien. Les philosophes de l'histoire inventent de leur côté toutes sortes de théories qui sont sans fondement. Catholiques, nous connaissons le Dessein de Dieu, révélé de sa propre bouche et accompli parmi les nations « *à main forte et bras étendu* ». Dans cette Nou-

velle Alliance, la France a une place privilégiée. Ne pas le reconnaître condamne tout historien à rester étranger à l'objet même de son étude.

L'histoire de France est surnaturelle, à savoir que ses plus grands événements relèvent d'une volonté et d'un dessein particulier de Dieu. L'histoire prend alors pour nous relief et figure, mais relief chrétien, figure catholique. Histoire partielle ? Si vous voulez ! mais en faveur du « parti de Dieu », dont parlait saint Pie X. « *La vie n'est pas neutre*, disait le Maréchal Pétain, *elle consiste à prendre parti hardiment !* »

L'abbé Georges de Nantes, éclairé par son "amour sacré de la Patrie" et de Dieu d'abord, retrace ce Dessein, cette *orthodromie* divine dans nos deux mille ans d'histoire de France, pour en tirer les principes d'un véritable nationalisme catholique : « Je ne vis pas mille ans en arrière comme m'en brocardaient mes confrères. Je vis de ces mille ans qui ont bâti mon univers, et qui lui ont mérité de Dieu et de son Christ de survivre. J'y puise toute ma sagesse, à leurs cent cinquante vérités et bontés, beautés humaines et chrétiennes, ou pour mieux dire, monastiques et monarchiques. »

L'Église a fait les Rois ; l'Église a fait par eux, avec eux, la France. Elle se défait sans eux et sans Elle. C'est depuis le baptême de Clovis, une constante de notre histoire, et la loi fondamentale du royaume de France. C'est pourquoi il faut savoir, il est grand temps !

COMMANDE, Nom et adresse :

.....
.....

HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE

☐ Volume broché, 20 € + port * × ex. = €

☐ RÈGLEMENT PAR CHÈQUE, À L'ORDRE DE LA CRC ☐ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE

Éditions CRC, B.P. 3 - 10 260 Saint-Parres-lès-Vaudes - France.

* POUR L'ENVOI EN UN SEUL PAQUET : de 1 ex., port : 6.03 € - de 2 ex., port : 8.80 € - de 3 ex., port : 13.35 €.